Année 1909
N° 3.

1er AVRIL

LA NOUVELLE
REVUE FRANÇAISE

SOMMAIRE :

78, RUE D'ASSAS, 78

PARIS

Dépositaire général : E. DRUET, 108, Faubourg Saint Honoré.

Le numéro : 1 franc net.

LA NOUVELLE
REVUE FRANÇAISE

REVUE MENSUELLE
DE LITTÉRATURE ET DE CRITIQUE.

Adresser correspondance et manuscrits au siège de la Revue

78, RUE D'ASSAS, 78

Pour les réassortiments et demandes de dépôt s'adresser chez E. DRUET, 108, rue du Faubourg Saint Honoré.

Abonnement d'un an : France 10 frs., Etranger 12 frs.
Abonnement de luxe sur papier japon 20 francs.

Les abonnements partent du 1er Février.

MŒURS LITTÉRAIRES

AUTOUR DU TOMBEAU DE CATULLE MENDÈS

" On ne saurait croire jusqu'où est allée dans ce siècle la décadence de l'admiration ". MONTESQUIEU.

Je sais que les grandes douleurs émoussent le sens critique, et qu'il faut bien admettre, dans les discours funèbres, une louange d'autant plus outrée qu'elle se sent plus passagère ; je sais, lorsque M. Claretie, emporté par la reconnaissance (1), s'écrie : " Il laissera, je le répète, un nom retentissant... Il a eu la gloire, enviable entre toutes, de faire ce que voulait Musset, ce que l'auteur des *Nuits* souhaitait...

Éterniser peut-être un rêve d'un instant"

je sais bien qu'il ne faut pas attacher plus d'importance à cette rhétorique qu'à celle de M. Mendès lui-même ; j'accepte que M. Brisson tente de faire accroire que c'est à leur trop grand mérite artisti-

(1) " Lui qui m'avait reçu mon premier article (ce que je me rappellerai toujours) me fut plus dévoué et courtois que tel autre dont j'avais reçu la première pièce ".

JULES CLARETIE, *Temps* du 9 févr. 09.

que que les pièces de M. Mendès durent leur insuccès ; mais qu'il écrive : " M. Mendès eut pour lui le suffrage des artistes, leur profonde estime ", voici qui devient plus grave ; et lorsqu'enfin, peu gêné de courber des fronts innocents au niveau de sa révérence de cimetière, il conclut ainsi son article nécrologique : " Tous les jeunes poètes de France sont les fils du noble poète qui s'en va", je ne puis retenir un sursaut d'indignation.

Est-il vrai, comme on l'a redit, que, lors du banquet Saint-Paul-Roux, auquel Mendès assistait peu de jours avant sa mort, certains chuchotements peu discrets purent inquiéter le poète et lui donner à entrevoir que la faveur dont il jouissait était peut-être un peu moins grande que ne le prétendent aujourd'hui ses confrères en journalisme ?... — Je ne puis le croire. Mendès avait-il temps d'écouter ? — et pouvait-il entendre, à travers les applaudissements de faveur que l'heure présente lui prodigue, le mortel silence dans lequel toute son œuvre va sombrer ?... M. de Nion sans doute est dans le vrai lorsqu'il écrit *(Echo de Paris)* cette phrase, à coup sûr bien involontairement révélatrice : "... Aujourd'hui un poète trébuche en pleine illusion ".

L'influence de Mendès ?... Ah, pour son honneur, que ne se confond-elle simplement avec celle du Parnasse, dont son œuvre découle si facilement ! Mais il faut bien reconnaître qu'à

travers l'enseignement des Gautier, des Leconte de Lisle, des Banville, il chuchote un conseil un peu différent. Avec lui, le Parnasse, décontenancé, déconcerté, décomposé, perd sa dernière vertu (et j'entends vertu poétique), cette *tenue* qui restait sa suprême raison d'être. Sur ce que Banville et Gautier proposaient déjà de factice, sa verbosité trouve à renchérir encore ; leur élégance n'est plus avec lui qu'euphuïsme, leur grâce que mièvrerie, leur esprit que préciosité, leur morbidesse que langueur. L'influence de Mendès put s'exercer sur le journalisme dit " littéraire ", mais sur la poésie contemporaine elle reste nulle ; je veux dire qu'elle n'acheva de corrompre que des poètes sans vigueur.

Son influence sur le public ?... Il ne m'est pas prouvé, après tout, qu'elle ait été mauvaise, car ce triste poète, avilissant, galvaudant ou salissant indifféremment tous les genres qu'il lui prit fantaisie de chausser, aidera sans doute à provoquer, contre la fausse littérature qui nous encombre et contre un romantisme décrépit, une réaction salutaire ; enfin il n'est pas impossible que la médiocrité reconnue de ses productions dramatiques n'ouvre les yeux sur celle plus cachée, dissimulée sous un paillon plus chatoyant, plus éclatant, plus joliment sonore, du théâtre de M. Rostand qui l'avoisine.

Mais qu'importe ici M. Mendès ! c'est à ses juges que j'en ai. Ouvrons d'autres journaux : " Il

fut de la grande lignée qu'on pourrait appeler *espagnole* ", dit M. de Nion dans l'*Echo ;* M. de Nion constate que, d'autre part, Mendès " se rattache à l'autre phalange française, celle... dont la froide ordonnance rythme si bien la pensée des Gallo-Romains ". Par contre, nous lisons dans l'*Action Française :* " Sa culture allemande transparaît partout, évidente, sous les évocations d'une lubricité essentielle ". D'autres diront plus simplement : " Sa culture était universelle ".

Je n'ai point lu les discours ; les articles me suffisaient ; mais, cherchant à voir le retentissement de cette mort en province, je trouvai dans le *Journal de Rouen* un jugement beaucoup plus sage :

" D'où vient qu'à l'enterrement de Catulle Mendès les discours ont paru à la fois si pompeux et si vides ? Il semble à les lire, comme à lire la plupart des articles qui lui ont été consacrés, qu'on se soit complètement mépris sur la place qu'il occupait dans les Lettres et sur celle que lui réserve la postérité la plus prochaine.

Catulle Mendès a été la démonstration la plus éclatante de l'extraordinaire aptitude de l'Israélite à s'assimiler tous les genres...

Catulle Mendès a été un merveilleux ouvrier d'art. Il connaissait comme personne la technique de la poésie... Ses œuvres poétiques, si estimables qu'elles soient, n'ont pourtant guère réussi à émou-

voir le public au théâtre ; elles ne fourniront que quelques pages aux anthologies ".

" Un merveilleux ouvrier d'art " !... Me serais-je trompé ? Pour reviser mon jugement, j'achète les *Annales*. Chacun sait que M. Brisson les dirige ; sans doute dut-il présider lui-même au choix que ce périodique nous offre des poésies de l'illustre défunt, de ce " prestigieux ouvrier du verbe ", ainsi qu'il l'appelle. Les *Annales* ne donnent que six pièces ; c'est la fleur du panier ; qu'on juge par elles de ce que peut être le reste.

La première, extraite de ses *Contes Epiques*, n'est sans doute meilleure que les autres que parce qu'elle est moins personnelle ; c'est la mise en alexandrins d'un épisode de la vie du Bouddha. On sent que Mendès y est à la fois soutenu et gêné par le texte qu'il interprète ; il prouve dans cette pièce qu'il est capable d'aborder indifféremment tous les genres, et même le genre noble, à condition de ne s'y maintenir point. Ne voulant pas ne citer que le pire, je la transcris.

LE DISCIPLE

Le Bouddha rêve ayant dans ses mains ses orteils.

Pourna dit : " Les esprits affranchis sont pareils
Au libre vent du Nord dans le ciel sans nuage !
Grimpant aux rocs, passant les fleuves à la nage,
Aux peuples très lointains des bords très reculés,
Pour qu'ils soient délivrés et qu'ils soient consolés,
Maître, j'apporterai ton dogme secourable. "

" Si ces peuples, répond le Bouddha vénérable,
T'outragent, ô disciple aimé, que diras-tu ? "

" Ces peuples sont doués, dirai-je, de vertu,
Car ils n'ont point jeté de sable à mes paupières,
Et, doux, ne m'ont frappé ni des mains, ni de pierres. "

" *Mais s'ils t'osent frapper de pierres ou des mains ?* "

" Ces peuples sont très bons, dirai-je, et très humains,
Car leurs mains à lancer des pierres occupées
N'ont point levé sur moi de bâtons ni d'épées. "

" Mais si leur fer t'atteint ? "

" Je dirai qu'ils sont doux
De frapper sans me faire expirer sous les coups ! "

" Mais si tu meurs ? "

" Heureux ceux qui cessent de vivre ! "

" C'est bien, dit le Bouddha. Va, console, et délivre. "
(Contes Epiques.)

La seconde pièce, du genre pittoresque, est extraite de *Hespérus*, qui est, me dit-on, son meilleur livre, et même assez beau par endroits ; je ne puis malheureusement voir, dans le fragment cité, qu'une fastidieuse imitation de Hugo et de Gautier (hélas ! on peut imiter les deux à la fois) où je cueille, *en passant*, ces vers :

Et, sur le mur, étroite, anguleuse, ébréchée,
Une glace, un fragment de glace, au tain gercé,
Tombé d'une fenêtre, *en passant ramassé*...

Puis viennent " *Les Princesses* ". Citerons-nous ?

Du fond noir de nos rêveries,
A travers les doux lointains bleus,
Nous les voyons dans les féeries
D'un paradis miraculeux !

Leur dédain rêveur s'y balance
Avec l'orgueil des lis hautains
Dans la pourpre et la nonchalance
Majestueuse des satins.

Elles sont, les augustes belles,
Si près du ciel, si loin de nous,
Qu'une blanche nue autour d'elles
Semble des anges à genoux ;

Et l'œil, en pénétrant les voiles
Où resplendit leur nimbe ardent,
S'imagine voir des étoiles
Qui sont des femmes, cependant.

On n'imagine rien de plus plat.

Je fais grâce au lecteur du *Soleil de Minuit*, pesant pastiche de Leconte de Lisle. Suivent deux pièces des *Sérénades*. Citons encore :

Elle marche d'un pas distrait,
Légèrement, comme une oiselle ;
Elle a l'air d'un lis qui serait
Une rose ; je n'aime qu'elle.

Elle a des goûts séditieux
En fait de vers et de toilettes ;
Je n'aime qu'elle. Ses doux yeux
Disent : " Mes sœurs ", aux violettes.

C'est déjà presque du Rostand. Enfin voici les *Regrets d'un rêve*, où je ne cueillerai que deux vers :

La dent de la chatte est exquise,
Mais la lionne aussi nous ronge.

Prestigieux ! décidément.

Passons à la prose. Voici sans doute le plus significatif de ses contes... à moins que ce ne soit le seul que *les Annales* puissent citer. Allons, du courage ! citons encore cette ineptie :

NEIGE DE ROSES ET PLUIE DE VIN

Aujourd'hui encore et demain, — je resterai auprès de toi ; — mais, quand viendra le troisième jour, — il faudra que je parte d'ici.

—Quand reviendras-tu, — ô le plus cher de tous à mon cœur, — cueillir des roses rouges — et boire du vin frais ?

— Je reviendrai quand il neigera des roses rouges — et quand il pleuvra du vin frais ; — jusque-là, il faudra m'attendre, — ô la plus chère de toutes à mon cœur !

Elle alla dans le jardin de son père — et se coucha et s'endormit — et rêva un petit rêve — où il pleuvait du vin frais.

Mais, quand elle s'éveilla,—il n'y avait plus rien du tout ; — des roses fleurissaient, — fleurissaient au-dessus d'elle.

Elle se construisit une maison — en joli trèfle vert ; — elle regardait toujours vers le ciel — pour voir s'il neigeait des roses.

Elle couvrit sa maison de cire jaune — et de beaux lis dorés, — afin de pouvoir se mettre à l'abri — quand il pleuvrait du vin frais.

Et quand la maison fut bâtie — elle but le vin du Bon Dieu ; — et, une guirlande de roses à la main, — elle s'endormit dans sa maison.

Cependant, l'amoureux revint, — et il alla dans le jardinet ; — il portait une guirlande de roses — et un gobelet de vin.

Il se heurta du pied (*sic*) — à la petite éminence — et tomba. C'est ainsi qu'il neigea des roses — et qu'il plut du vin frais.

C'est à pleurer. Mais voici " un des plus beaux passages de *Médée* ". J'avoue qu'il me paraît de qualité meilleure que le reste ; Mendès s'y guinde de son mieux ; mais tous les dix vers, on en accroche un de pourri :

Pour te garder ton rang au trône hospitalier,
On n'exigeait de toi que l'air de l'oublier.

La douceur qu'on éprouve aux autres nous rend doux.

Fier des espoirs qu'invente
Le nuptial désir d'un bonheur inconnu,
Il est venu vers moi, le traître, il est venu !

Arrêtons-nous.

Ces vers légers, qu'ils sont profonds !
Qu'ils sont tendres, ces vers bouffons !
Vraiment, nous nous ébouriffons

s'écrie M. Rostand. Une note, en tête de ces derniers vers nous avertit : " que M. Rostand n'avait pas moins d'admiration pour Mendès que Mendès n'en avait pour lui ". Oh ! vraiment nous n'en doutions pas, les admirations de ce genre ayant coutume de croître ou décroître de conserve. Courons cependant au jugement de Mendès sur Rostand, jugement que cite Sergines dans le même numéro des *Annales :*

" Rostand est un poète dramatique incomparable... *Il n'a pas une idée, il en a cent, il en a mille.* Les idées foisonnent, tourbillonnent en lui. Voyez l'apostrophe au Petit Chapeau ; il fait cinquante-quatre images, et puis il s'arrête, parce qu'il le veut bien... Des images, il en avait encore. "

Nous voici renseignés sur ce que M. Mendès et M. Rostand appellent des " idées " ; croyez bien que dans leur théâtre à tous deux vous n'en trouverez pas d'autres ; même je doute qu'ils aient jamais compris qu'on pût avoir d'autres *idées*. Dès lors, que peut valoir l'œuvre critique de cet inlassable polygraphe ? Je lis pourtant dans le sage article du *Journal de Rouen* : " De tout ce qu'a écrit Mendès, ce qui, à notre avis, mérite le plus de survivre, c'est son rapport sur les Lettres, à l'occasion de l'Exposition de 1900. " Précisément les *Annales* nous en servent encore un morceau. Copions ce passage sur Lamartine :

O quelle infinie âme de poète amant fut Alphonse de

Lamartine ! De l'amour de la femme, ou de l'amour du rêve de la femme, qui mène à Dieu, il fit l'amour et le rêve de tout. La présence de l'aimée, ou l'espoir de cette présence, lui fait toute proche l'immensité de la nature, puisque la nature et elle c'est la même chose, à cause de l'expansion universelle de l'amour. La femme contient tout, ou tout ne contient qu'elle. C'est la même merveille qui plane sur un mont sublime ou sur un front chéri, qui se noie mélancoliquement et délicieusement dans des cieux ou dans des yeux, et dans des lacs pareils à des cieux et à des yeux. Un poète était né en France qui, le premier, concentra dans son âme-miroir toute la femme universalisée en nature, ou toute la nature incarnée en femme; et, en même temps, lui fut donnée la toute-puissance d'un verbe capable d'exprimer, de rendre, par le vague même et l'imprécis et le mystère, la réalité chimérique de la double et unique image dont il était rempli.

Pour me renseigner à peu près sur l'énormité d'une œuvre que ces extraits montrent si négligeable, j'ai pris, avec les *Annales*, le *Catulle Mendès* que M. Adrien Bertrand fit paraître l'an dernier chez Sansot, dans la collection des *Célébrités d'Aujourd'hui*. J'y constate avec stupeur que, de 1872 à 1906 (si nous laissons tomber une demi-douzaine de petits péchés de jeunesse) Mendès ne publia pas moins de vingt-trois pièces de théâtre, une douzaine de volumes de vers ; seize romans ; quarante-trois volumes de contes ; vingt volumes de *divers*, plus un nombre incalculable de feuilletons. Jeunes poètes français, quel exemple !

Pour compléter ce petit livre, les jugements de quelques contemporains — de Hervieu à la plume hardie :

" Il faut avoir dans les veines le plus pur sang de littérature pour engendrer, *Zo'har*, ou *Grande Maguet* ou *la Femme Enfant*, de l'admirable poète qu'est M. Catulle Mendès. " (Inutile de vous dire que les éloges de M. Mendès, chroniqueur dramatique, sur l'admirable dramaturge qu'est M. Hervieu, sont à hauteur d'appui.) — Eloges de Verlaine, de Mirbeau, de France, de Zola, et même du jeune Saint-Georges de Bouhélier, qui, le comparant à Banville, s'écrie : " Je ne sais par quel côté il peut lui être inférieur. " — Tant pis pour vous si vous ne savez point cela, cher M. de Bouhélier ; pour moi je vous jure que je le sais fort bien. Et d'abord c'est assez d'un Banville dans une littérature... puis, après avoir entendu l'exquis *Gringoire*, tâchez donc, M. de Bouhélier, d'écouter encore *Glatigny !*

N'importe ! Mendès aura son monument. Pourquoi pas ? Nous avons bien déjà celui d'Armand Silvestre !

André Gide.

HYMNE DU SAINT SACREMENT [1]

Les six longues journées sont finies, l'œuvre de la moisson est faite.

Toute l'orge et le blé sont à bas, la paille est par terre avec le grain,

Les six jours de la moisson sont faits et le septième jour est demain,

Et déjà les troupes des travailleurs ont regagné pour la fête

Bethléem, la "maison du pain".

(1) *Extrait de "Corona benignitatis Anni Dei, pars aestiva" à paraître dans cinq ou six ans.*

Le riche Booz, cette nuit, est resté seul dans son champ.

C'est un homme craignant Dieu, un cœur droit que la sagesse habite.

Bienheureux qui sur le pauvre et la veuve est intelligent,

Et dont les faucheurs inexacts laissent derrière eux en marchant

Des épis pour la glaneuse Moabite.

Cependant qu'il est couché sans dormir au milieu de l'immense moisson préparée,

Regardant la pleine lune du sabbat, la nuit jubilaire et consacrée,

Voici qu'il sent à son côté comme un chien timide qui le frôle,

Et la glaneuse Ruth, s'étant lavée et parée,

Met la tête au creux de son épaule.

“Ma fille, que me voulez-vous ? Vous voyez que je suis solitaire et vieux.

J’ai vécu de longs jours avant vous et maintenant ma barbe est grise.

Va, Ruth, vers le frère de ton mari, selon que la loi de Moïse le veut.”

Et Ruth lui répond sans lever les yeux :

“A l’ombre de Celui que mon cœur désirait je me suis assise.”

Nous de même, mon Dieu, nous voyons que Vous êtes solitaire et abandonné,

Comme un vieillard au milieu de ces passants d’un jour, ces jeunes gens occupés et frivoles.

Mais parce que nous avons goûté le miel qui passe toute saveur de votre bonté,

Versant la tête sur votre épaule, nous vous offrons avec un cœur trop plein pour des paroles

Cette pauvre chose que nous pouvons donner.

Donnez-nous à manger, homme riche de la " Maison du pain " !

Recevez pour toujours l'Etrangère dans votre demeure !

Nous en avons assez loin de vous d'avoir soif et d'avoir faim !

Que ne nous faille plus jamais, soustrait à l'envie du publicain,

L'épi gratuit épargné par votre faucheur.

Donnez-nous aujourd'hui notre pain supersubstantiel.

J'en ai assez de cette manne d'un matin, de ce pain qui passe en ombre et figure.

Nous en avons assez du goût de la chair et du sang, du lait, des fruits et du miel.

Arbre de vie, donnez-nous le pain réel.

Vous-même êtes ma nourriture.

Booz a engendré de Ruth Obed de qui sont nés David et les Rois.
C'est moi maintenant que vous choisissez, rejetant Jérusalem et Samarie.
O pain des Anges, que de fois vous avez souffert la meule et la croix,
Avant que je ne reçoive à mon tour d'un cœur fondu de tendresse et d'effroi
Cette chair que vous avez reçue de Marie !

Je goûte donc de Vous ! Saint des saints, vous goûtez de moi, pécheur !
O égalité de l'amour ! ô parole incommunicable !
O communion avec vous ! instant de mon cœur dans ton cœur !
Main droite de mon Dieu qui m'attire et main gauche de mon Sauveur
Sous ma tête que la honte accable !

Terrible silence de midi où votre nom seul est répondu!

O gardiens de Jérusalem, qu'aucun de vous ne me réveille ou m'appelle !

O foi qui surpasse le sens ! acclamation de la prière entendue !

O véritable ami, votre nom est comme un parfum répandu !

“ Demeure comme un signe sur mon bras et comme un bouquet de myrrhe entre mes mamelles ! ”

Un instant vaut mieux avec Vous que mille jours dans les parvis humains.

Il est bon pour nous de rester dans votre présence considérable.

Vous m'appelez, Verbe de Dieu qui étiez hier et demain,

Et je me suis écrié en élevant les mains :

“ Je passerai jusque dans le lieu du tabernacle admirable ! ”

•

Moi aussi, j'aurai part à votre calice !

Vous me purifierez et je serai pur comme le lin éblouissant !

Seigneur, que votre volonté et non pas la mienne s'accomplisse.

Moi aussi avec votre prêtre montant à l'autel du sacrifice

Je laverai mes mains entre les innocents !

J'entrerai à l'autel de Dieu, vers le Dieu qui réjouit notre jeunesse ;

Jugez-moi et discernez ma cause de la race d'Edom et d'Amalech.

Bienheureux qui loin des hommes vieillissants reçoit sa part avec votre promesse,

Et dont les mains saintes et vénérables élèvent les deux Espèces,

Votre prêtre à tout jamais suivant l'ordre de Melchisédech !

Qu'elles montent devant votre trône en odeur de suavité !

Recevez le sang de l'Agneau qui est immolé depuis la création du monde.

Vieillard, que le sang d'Abel émeuve les entrailles de votre Paternité,

Qui supplie avec une forte clameur pour nous autres que vous voyez saoulés et vautrés,

Pauvres hommes, dans notre stupidité profonde !

Recevez ce sacrifice que nous vous offrons pour les vivants et les morts.

Premièrement faisant mémoire de nos plus proches et moi de mon père et de ma mère,

De ma femme et de mes deux enfants et de tous ceux à qui j'ai fait tort.

Mêmement de tous les fidèles défunts que leur faute retient encor

Captifs dans le lac de misère.

Pieux Pélican, qui souffrez devant nous votre crucifixion,
Administré par les anges en pleurs qui vous portent patène et vase,
Donnez-nous la porte de votre flanc ainsi qu'au centurion,
Afin que vous nous soyez ouvert et que nous unissions
Notre nature à votre hypostase.

En vous toute créature a reçu sa consommation.
Nous avons fait par le travail de nos mains de ce fruit inutile et de cette herbe
Le froment qui végète les forts, la grappe qui enivre Sion,
Et maintenant sous la vigne crucifiée, à ce bout de notre sillon
Nous dressons une table superbe !

Seigneur, vous voyez cet univers que vous nous avez donné à consommer.

Tout a passé, ciel et terre, en ce pain pour me nourrir.

Consommez donc à son tour cet homme que vous avez conformé,

Et mangez enfin avec nous, dans le pain et dans le vin rédimés

Cette Pâques que vous avez désirée d'un grand désir!

Les siècles passés et futurs vous sont éternellement en spectacle.

Vous voyez tout, invisible au fond de cette église sombre et vieille.

Donnez-nous une fois de regarder dans le centre de votre miracle,

En ce jour de la Fête-Dieu, quand le prêtre ouvrant votre tabernacle

Elève entre ses mains le soleil !

Comme l'astre quand s'élevant de la terre il tire toutes choses à lui,

Ainsi ce soleil de douceur que le prêtre dans le grand lange de soie apporte comme un enfant nouveau.

Heureux le ventre qui vous a conçu et le sein qui vous a nourri !

Je suis comme l'Aveugle-né qui dans le néant et la nuit

Reconnaît la présence de l'Agneau.

Cause invisible, venez voir ce monde que vous avez fait.

Vous n'êtes plus enveloppé comme jadis par la foudre et par le nuage.

Quatre notables naïvement soutiennent votre pauvre dais,

Cependant que vous vous avancez, rayonnant sur les bons et les mauvais,

A travers les rues de notre village.

Vous le jurâtes aux pères de nos tribus avec un grand serment,

Lorsque votre arc-en-ciel apparut au dessus de la terre claire et purgée :

Voici que je suis avec vous et vos fils tous les jours de mon Testament.

Et vous renouvelez avec nous dans la piété de votre sacrement

Cette foi que vous nous avez engagée.

L'hérétique ne sait que rompre par violence, séparer toujours et reséparer,

A chaque morceau mutilé, son œuvre, appliquant sa méchante critique ;

Il a mis Dieu de côté et l'homme d'un autre côté.

Le monde sans devoir pour lui, libéré de votre unité,

Retourne à l'atonie chaotique.

Dieu, si loin que Vous soyez de nous, nous sommes rejoints à Vous par l'amour.

Il n'est point de séparation des membres au chef mystique.

Nous savons que chaque chose est différente des autres par amour,

Vous conviez tous les êtres qui ont de Vous leur par *et leur* pour

A la communion eucharistique.

C'est Vous-même qui avez dit que je peux manger de votre chair.

C'est écrit. Ce n'est pas moi tout de même qui l'ai inventé !

Pourquoi douterais-je un moment, lorsque votre parole est si claire ?

Soyez tout seul, ô mon Dieu, car pour moi ce n'est pas mon affaire,

Responsable de cette énormité !

L'odeur de l'encens se mêle à celle des fleurs et des foins.

La grappe et l'épi sont formés pour le sacrifice de la Messe.

Le temps est venu pour nous de passer un peu plus loin.

Seigneur, que votre monde était beau ! mais le Ciel ne l'est pas moins.

"Venez !" *nous dit la Sagesse.*

Vous m'avez accablé de vos bienfaits qui suis un ingrat et un pécheur.

Qu'un autre, c'est possible, trouve que votre joug est lourd.

Mais moi je n'ai connu que votre bonté et jamais votre rigueur.

Je tiens votre main dans la mienne, je sais que Vous êtes mon Rédempteur

Et je rirai à mon dernier jour !

Demeurez avec moi, Seigneur, en ce jour de la guerre et du danger !

Regardez votre serviteur qui n'est pas bien brave et vaillant !

O mon maître ! donnez-moi de ce pain à manger !

Et ni les hommes, ni l'enfer, ni Dieu même ne pourront m'arracher

Votre corps que je possède entre mes dents !

PAUL CLAUDEL.

RÉFLEXIONS SUR COLETTE BAUDOCHE

Notre esprit est ainsi fait qu'il supporte mal qu'on escompte trop vite un assentiment que d'ailleurs, pour peu qu'on nous le demandât, nous ne songerions guère à marchander. Dans un roman, pareillement, il nous déplaît qu'afin de passionner son action, l'auteur mette d'emblée en œuvre nos convictions intimes, religieuses ou patriotiques, sur lesquelles il n'a point de droits aussi longtemps qu'il ne les a pas lui-même intéressées. Ce qui fait la faiblesse et l'inopérant de la littérature édifiante, c'est justement qu'elle ne s'adresse qu'aux gens qui d'avance étaient acquis ; pour entrer au jeu, il faut cette mise de fonds préalable qu'on appelle la Foi : force est bien au joueur sans ressources de quitter une partie trop forte pour lui. En matière artistique, au contraire, la stricte honnêteté du métier exige que ce soit l'écrivain seul qui fasse tous les frais. Si, depuis les *Amitiés Françaises*, aussi bien, nous n'accueillons point les derniers ouvrages de M. Barrès sans quelque involontaire roidissement, ce n'est pas que nous ne soyons tout disposés à le suivre pour des raisons qui n'ont d'ailleurs rien de littéraire, mais bien parce que s'appuyant tout d'abord sur un sentiment qu'il n'a pas eu le temps de susciter, nous ne pouvons nous

empêcher de craindre qu'il en prenne un peu à son aise et ne néglige de préparer son affaire, par trop compter sur l'approbation spontanée du public. Avant que le bénéfice n'en soit éprouvé, cette manière désinvolte d'engager la sensibilité du lecteur paraît chez le romancier marquer d'autant plus de complaisance envers son sujet que l'anecdote qu'il nous propose est intrinsèquement plus sommaire et plus dénuée.

***

Qu'un professeur de Koenigsberg s'émeuve et s'inquiète à découvrir dans les paysages ordonnés de Lorraine comme dans l'humble famille messine qui l'accueille, une unité morale et une culture dont la douceur d'abord lui cachait la force, voilà qui n'est pas pour nous surprendre. C'est la vieille histoire du Barbare qui, pénétrant dans la vallée italienne, sent lui peser les peaux de bête et l'épieu qu'il porte, et bientôt s'en indigne comme d'un manque de grâce : quelques pas encore, et il deviendra timide. Qu'une confiante Colette, petite fille de dix-neuf ans, s'amuse de la soumission du Germain et par gentillesse naturelle, l'amène peu à peu à une tendresse qu'elle ne se défendra plus ensuite de partager, c'est la nature qui le veut, et cela aussi est une chanson bien connue. Mais lorsque cette Colette, au sortir de la messe pour les soldats tombés pendant le siège, refuse d'accorder sa main à l'Etranger, si la dure logique de ce dénouement nous exalte et nous meurtrit à la fois, il faut bien reconnaître que c'est de la pétition de principe qui semblait le condamner, que le livre tire au contraire le plus clair de sa

vigueur. Avertis dès le seuil par l'auteur qu'il y va de nos plus hauts intérêts, pas un instant nous n'avons pu perdre de vue quel cruel sacrifice allait s'imposer au nom de l'honneur à cette jeune âme française qui ne se méfiait point. Aussi, dès que prenant conscience du devoir, nous la voyons se soumettre, en dépit de son cœur, au commandement de la race, ce qui fait le poignant et le vif de notre émotion, c'est moins ce que M. Barrès appelle l'héroïsme à la Corneille de cette jeune fille, que de nous sentir d'accord avec elle sur un point où nous aurions pu redouter que sa vertu ne fléchît. Il ne peut plus s'agir dès lors de reprocher à M. Barrès de s'être trop reposé sur notre inspiration du soin de remplir les vides de la musique, puisque c'est cette intime collaboration entre l'auteur, l'acteur et le spectateur qui assure au roman une efficacité morale à laquelle ses seules ressources ne lui eussent peut-être pas permis de prétendre.

***

Que par l'esprit et la forme de telles réalisations, que par l'emploi surtout de procédés si contraires à toutes les exigences propres de l'œuvre d'imagination, M. Barrès s'écarte de plus en plus de la littérature proprement dite, cela n'est pas à contester et n'a rien au demeurant dont on ne se doive réjouir. Quelque fonction qu'il s'assigne, le goût de l'aventure et le sentiment de la subordination n'ont point cessé chez M. Barrès de s'affronter et de se balancer tour à tour, et c'est dans le conflit de sa discipline avec sa plus neuve liberté qu'il est toujours le plus admirable. M. Barrès au surplus ne nous

est jamais apparu comme un littérateur tout court. Osons exprimer notre pensée jusqu'au bout : l'émouvante figure de Colette Baudoche peut bien nous attendrir : M. Barrès lui-même nous intéresse davantage. Il est un prodigieux spectacle et dont nul ne saurait dire où il nous conduit et ce qu'il nous prépare.

André Ruyters.

BOUCLIER DU ZODIAQUE

PAR

André Suarès

> Une chose encombrante, Mesa, une chose énorme et difficile à loger,
> Et qu'un homme sage n'acceptera point dans sa maison.
>
> Paul Claudel. — *Partage de Midi.*

Un des grands livres.

Toute sa beauté est en ce qu'il a d'insupportable. Il est trop fort pour être supporté ; le cœur se révolte à son contact, et c'est un long combat que de le lire. — Pour analyser sa tragique grandeur, il suffit de montrer en quoi le style, en quoi l'âme du livre sont d'essence irrespirable.

" Tu sens la braise et les pois de senteur au bord d'une vasque, dans la cour, rose comme une joue, d'un jardin de Damas. Pris au filet, treillis de brocart et d'émeraude, tes pieds nus sont pareils à deux fleurs de nénuphar sous une résille de capillaires. Tu as la hanche de Balkhis et l'odeur de la Sulamite. Tu es la perle, pleine du parfum qui ne meurt pas. En vérité l'air s'embaume de chaque geste que tu fais, vase perfide, cassolette de délices. "

Cette phrase, onduleuse et lascive adoration, est toute faite de mots qui pourraient être justes et satisfaisants,

mais qui, au moment de le devenir, s'y refusent. C'est justement dans cette préférence de l'arbitraire, dans ce renoncement à la conformité verbale, dans ce détour volontaire et dans ce déséquilibre cherché de l'expression avec l'exprimé que réside la beauté insupportable. Suarès évite le consentement jusque dans la parole. Au lieu de présenter, comme Claudel, la chose dans son bloc, au lieu de la susciter dans ses assises et dans son acquiescement, il la contourne, il ne l'appuie que partiellement sur l'étai des mots, afin qu'on la sente vaciller sur son vide intérieur.

C'est bien à quoi tend cette préciosité spontanée et rageuse qui remplace la dénomination exacte, charnelle, par la magnificence de substituts abstraits. La sensualité n'est plus dans la désignation nue, mais dans l'enveloppement successif, comme par des voiles trop précieux, du thème choisi. Chaque impression est rendue plus rare qu'elle-même, exaltée jusqu'à l'impossible, à l'aide de métaphores qui s'accumulent en s'opposant, et se tourmentent à se dépasser, et toujours surgissent plus splendides, plus volontaires et plus violentes, sans que jamais une vienne, définitive, consentir à la perfection.

De là cette tension du style dont le paroxysme perpétuel ébranle terriblement. Nulle part la satisfaction : on voudrait se reposer en quelque épanouissement ; mais il faut poursuivre, on ne peut se dérober à cet assaut désespéré, à ce corps à corps sans victoire des mots avec les choses.

C'est ainsi que se signifie spontanément, dans sa parole, l'impatiente et inépuisable angoisse du poète.

***

“ Ce n’est point une philosophie ; elle est sans doute ; c’est une foi très sombre. Je respire une peine infinie...” Ainsi parlait déjà M. de Séipse dans la *Visite à Pascal.* Il semble que ce désespoir se soit approfondi en se modifiant, par de nouvelles expériences. Ce n’est plus cette certitude irrémédiable et fermée, ce repliement sévère de l’âme sur elle-même, cette dénégation obstinée de toute joie. Mais ces poèmes racontent toutes les voluptés. Le poète les a connues une à une et face à face ; il élève leur image entre ses mains ; il en respire du regard la transparence :

“ Il pleut dans un accord de soleil. L’horizon de mer, en cœur sous les ormes, est un violon. L’archet d’un rayon tire de la chanterelle un mi qui fait rire de joie en pleurant.

Le doux vent des îles, le candide Gabriel, le voici qui vient, adorable et timide sur la voile du matin, avec la nouvelle de l’aurore. Il sent la fleur d’ajonc ; il a le bout des doigts plissé, comme l’enfant qui sort du bain ; et les paroles chaudes volent de sa bouche avec le pli rieur de la coquille. ”

Le poète est entré en toute la vie, il s’est bandé en elle de toute sa force, il a employé tout son être à tendre vers la plénitude : “ En toute douleur la joie effrayante de vivre ! ”

“ Je consumerai la matière dans l’ardeur d’une présence immortelle. Aux cendres de l’athanor et de l’affreuse épaisseur, je chercherai le feu blanc, le grain d’une éternelle certitude. O ! je le veux ! la paix de la purification est promise à l’amour. ”

Mais à l’amour la mort seule répond. Cette volonté de joie est condamnée à rester vaine :

“ O Dieu, ô Dieu, pourquoi avons-nous charge de bonheur ! ”

“ J’aimai avec adoration. Je me suis enivré de tendresse. Révèle-toi, passion. Je me roulais sur la terre, ces nuits de la Saint-Jean, jadis, où le rossignol noir dans le vieil orme est une étoile qui chante *O filii et filiae*. Je me couchais contre le flanc de la terre, je la baisais ; comme une lionne son lion, je l’ai léchée, sucée, et mordue à petites dents qui tettent. Certes, j’ai épousé la terre. Et voici qu’au réveil ma femme sent ténébreusement la mort. ”

Après toute passion et tout amour, voici l’heure où l’homme se retrouve avec lui-même seul ; voici les ténèbres de l’âme où le monde vivant, la grande fantasmagorie sensuelle et tout ce qui fut aimé s’effondrent et s’effacent.

“ La journée meurt où je m’étais mis comme un amant, sans réserve, à jamais. Perds le monde, toi qui le crées !

Le jour meurt et voici que je ressuscite à moi-même. Terrible, plein comme l’univers et d’un seul tenant dans les ténèbres !

Toute forme me quitte, où j’étais comme le regard du ciel dans la lumière, et le divin oubli de soi dans l’ivresse de l’être....

Je suis toute la mort. Toute forme qui meurt, c’est en moi qu’elle est morte. ”

Le désespoir du poète s’est approfondi de tout ce qu’il a éprouvé vain ; il n’est plus de refus, mais de participation. C’est pour l’avoir connue charnellement, c’est pour avoir

été coupable avec elle, qu'il repousse la vie. — Et voici ce qui fait une seconde fois insupportable la beauté de ce livre : c'est que toute objection nous est retirée ; le poète nous mure avec lui dans son angoisse, parce que tous nos prétextes de joie, il les a d'avance épuisés ; il nous soustrait la réponse, et par là il nous rend complices de sa " totale déréliction ". Aussi l'âme de celui qui ne veut pas mourir encore, se révolte à chaque page éperdument, mais sans pouvoir crier, sans trouver comment justifier sa volonté de persistance. Cet étouffement, ce débat dans une atmosphère trop raréfiée, cette invincible violence infligée à toute notre passion de vivre achèvent de rendre admirable et insoutenable la lecture de *Bouclier du Zodiaque*. Et j'ai besoin, pour qu'elle me soit parfois possible, de garder sans cesse présente en moi cette pensée, qu'il est trop simple de n'être que malheureux.

JACQUES RIVIÈRE.

LA PORTE ETROITE

(Fin).

VIII.

Pourtant je revis encore Alissa... Ce fut trois ans plus tard, vers la fin de l'été. Dix mois auparavant, j'avais appris par elle la mort de mon oncle. Une assez longue lettre que je lui écrivis aussitôt, de Palestine où je voyageais alors, était demeurée sans réponse...

J'oublie sous quel prétexte, me trouvant au Hâvre, par un acheminement naturel je gagnai Fongueusemare. Je savais y trouver Alissa ; mais craignais qu'elle n'y fût point seule. Je n'avais pas annoncé ma venue ; répugnant à l'idée de me présenter comme une visite ordinaire, j'avançais incertain : entrerais-je ? ou ne repartirais-je pas plutôt sans l'avoir vue, sans avoir cherché à la voir... Oui, sans doute ; je me promènerais seulement dans l'avenue, m'assiérais sur le banc où peut-être elle venait s'asseoir encore... et je cherchais déjà quel signe je pourrais laisser après moi qui l'instruirait de mon passage, après que je serais reparti... Ainsi songeant, je marchais à pas lents et, depuis que j'avais résolu de ne pas la voir, la tristesse un peu âpre qui m'étreignait le cœur cédait à une mélancolie presque douce. J'avais atteint déjà l'avenue et, par crainte d'être surpris, je marchais sur un des bas-côtés, longeant le talus qui limitait la cour de la ferme. Je

connaissais un point du talus d'où le regard pouvait plonger dans le jardin ; là je montai : un jardinier que je ne reconnus pas ratissait une allée et bientôt s'écarta de ma vue. Une barrière neuve fermait la cour. Le chien en m'entendant passer aboya. Plus loin, où l'avenue finissait, je tournai à droite, retrouvant le mur du jardin et j'allais gagner cette partie de la hêtraie parallèle à l'avenue quittée lorsque, passant devant la petite porte du potager, l'idée brusque d'entrer par là dans le jardin me saisit.

La porte était close ; le verrou intérieur n'opposait toutefois qu'une résistance assez faible et que d'un coup d'épaule j'allais briser... A cet instant j'entendis un bruit de pas ; je me dissimulai dans le retrait du mur.

Je ne pus voir qui sortait du jardin ; mais j'entendis, je sentis que c'était Alissa. Elle fit trois pas en avant, appela faiblement :

— Est-ce toi, Jérôme ?..

Mon cœur qui battait violemment s'arrêta, et comme de ma gorge serrée ne pouvait sortir une parole, elle répéta plus fort :

— Jérôme ! Est-ce toi ?

A l'entendre ainsi m'appeler, l'émotion qui me saisit fut si vive qu'elle me fit tomber à genoux. Comme je ne répondais toujours pas, Alissa fit quelques pas en avant, tourna le mur et je la sentis soudain contre moi — contre moi qui cachais de mon bras mon visage, comme par peur de la voir aussitôt. Elle resta quelques instants penchée vers moi, tandis que je couvrais de baisers ses mains frêles.

— Pourquoi te cachais-tu ? me dit-elle, aussi simplement que si ces trois ans de séparation n'eussent duré que quelques jours.

— Comment as-tu compris que c'était moi ?

— Je t'attendais.

— Tu m'attendais ? dis-je, si surpris que je ne pouvais que répéter interrogativement ses paroles... Et comme je restais agenouillé :

— Allons jusqu'au banc, reprit-elle. — Oui, je savais que je devais encore une fois te revoir. Depuis trois jours je reviens ici chaque soir et je t'appelle comme j'ai fait ce soir... Pourquoi ne répondais-tu pas ?

— Si tu n'étais pas venue me surprendre, je repartais sans t'avoir vue, dis-je en me raidissant contre l'émotion qui d'abord m'avait trouvé défaillant. — Simplement, passant au Hâvre, j'allais me promener dans l'avenue, tourner à l'entour du jardin, me reposer quelques instants sur ce banc de la marnière où je pensais que tu venais encore t'asseoir, puis...

— Vois ce que depuis trois soirs j'y viens lire, dit-elle en m'interrompant, et elle me tendit un paquet de lettres; je reconnus celles que je lui écrivais d'Italie. A ce moment je levai les yeux vers elle. Elle était extraordinairement changée ; sa maigreur, sa pâleur me serrèrent le cœur affreusement. S'appuyant et pesant à mon bras, elle se pressait contre moi, comme si elle eût eu peur ou froid. Elle était encore en grand deuil, et sans doute la dentelle noire qu'elle avait mise en guise de coiffure et qui lui encadrait le visage ajoutait à sa pâleur. Elle souriait, mais semblait près de défaillir. Je m'inquiétai de savoir si elle était seule en ce moment à Fongueusemare. Non ; Robert y vivait avec elle ; Juliette, Edouard et leurs trois enfants étaient venus passer près d'elle le mois d'août... Nous étions parvenus au banc ; nous nous assîmes, et la con-

versation, quelques instants encore, traîna le long d'informations banales. Elle s'enquit de mon travail. Je répondis de mauvaise grâce. J'aurais voulu qu'elle sentît que mon travail ne m'intéressait plus. J'aurais voulu la décevoir, comme elle aussi m'avait déçu. Je ne sais si j'y parvins, mais elle n'en laissa rien paraître. Pour moi, plein à la fois de ressentiment et d'amour, je m'efforçais de lui parler de la manière la plus sèche et m'en voulais de l'émotion qui parfois faisait trembler ma voix.

Le soleil déclinant que cachait depuis quelques instants un nuage, reparut au ras de l'horizon, presque en face de nous, envahissant d'un luxe frémissant les champs vides et comblant d'une profusion subite l'étroit vallon qui s'ouvrait à nos pieds ; puis disparut. Ebloui, je demeurais sans rien dire ; je sentais m'envelopper encore, me pénétrer cette sorte d'extase dorée où mon ressentiment s'évaporait et je n'entendais plus en moi que l'amour. Alissa qui restait penchée, appuyée contre moi, se redressa ; elle sortit de son corsage un menu paquet enveloppé de papier fin, fit mine de me le tendre, s'arrêta, semblant indécise, et comme je la regardais surpris :

— Ecoute Jérôme, c'est ma croix de saphirs que j'ai là ; depuis trois soirs je l'apporte parce que je voulais depuis longtemps te la donner.

— Que veux-tu que j'en fasse ? fis-je assez brusquement.

— Que tu la gardes en souvenir de moi, pour ta fille.

— Quelle fille ? m'écriai-je en regardant Alissa sans la comprendre.

— Ecoute-moi bien calmement, je t'en prie ; non, ne me regarde pas ainsi ; ne me regarde pas ; déjà j'ai beau-

coup de mal à te parler; mais ceci, je veux absolument te le dire. Ecoute Jérôme, un jour, tu te marieras... Non, ne me réponds pas ; ne m'interromps pas, je t'en supplie. Je voudrais simplement que tu te souviennes que je t'aurai beaucoup aimé et... depuis longtemps déjà... depuis trois ans... j'ai pensé que cette petite croix que tu aimais, une fille de toi la porterait un jour en souvenir de moi, oh ! sans savoir de qui... et peut-être pourrais-tu aussi lui donner... mon nom...

Elle s'arrêta, la voix étranglée ; je m'écriai presque hostilement :

— Pourquoi ne pas la lui donner toi-même ?

Elle essaya de parler encore. Ses lèvres tremblaient comme celles d'un enfant qui sanglote. Elle ne pleurait pas toutefois ; l'extraordinaire éclat de son regard inondait son visage d'une surhumaine, d'une angélique beauté.

— Alissa ! qui donc épouserais-je ! Tu sais pourtant que je ne puis aimer que toi...

Et tout à coup la serrant éperdument, presque brutalement dans mes bras, j'écrasai de baisers ses lèvres. Un instant, comme abandonnée, je la tins à demi renversée contre moi; je vis son regard se voiler; puis ses paupières se fermèrent, et d'une voix dont rien n'égalera pour moi la justesse et la mélodie :

— Aie pitié de nous, mon ami ! Ah ! n'abîme pas notre amour.

Peut-être dit-elle encore : N'agis pas lâchement ! ou peut-être me le dis-je moi-même, je ne sais plus, mais soudain me jetant à genoux devant elle et l'enveloppant pieusement de mes bras :

— Si tu m'aimais ainsi, pourquoi m'as-tu toujours

repoussé ? Vois ! j'attendais d'abord le mariage de Juliette ; j'ai compris que tu attendisses aussi son bonheur ; elle est heureuse ; c'est toi-même qui me l'as dit. J'ai cru longtemps que tu voulais continuer à vivre près de ton père... mais à présent nous voilà tous deux seuls.

— Oh ! ne regrettons pas le passé, murmura-t-elle. A présent j'ai tourné la page.

— Il est temps encore, Alissa.

— Non, mon ami, il n'est plus temps. Il n'a plus été temps du jour où, par amour, nous avons entrevu l'un pour l'autre mieux que l'amour. Grâce à vous, mon ami, mon rêve était monté si haut que tout contentement humain l'eût fait déchoir. J'ai souvent réfléchi à ce qu'eût été notre vie l'un avec l'autre ; dès qu'il n'eût plus été parfait, je n'aurais pu supporter... notre amour.

— Avais-tu réfléchi à ce que serait notre vie l'un sans l'autre ?

— Non, jamais !

— A présent tu le vois ! Depuis trois ans, sans toi, j'erre péniblement...

Le soir tombait.

— J'ai froid, dit-elle en se levant et s'enveloppant de son châle trop étroitement pour que je pusse reprendre son bras. — Tu te souviens de ce verset de l'Ecriture, qui nous inquiétait et que nous craignions de ne pas bien comprendre : *Ils n'ont pas obtenu ce qui leur avait été promis, Dieu nous ayant réservés pour quelque chose de meilleur...*

— Crois-tu toujours à ces paroles ?

— Il le faut bien.

Nous marchâmes quelques instants l'un près de l'autre, sans plus rien dire. Elle reprit :

— Imagines-tu cela, Jérôme : le meilleur ! Et brusquement les larmes jaillirent de ses yeux, tandis qu'elle répétait encore : le meilleur !

Nous étions de nouveau parvenus à la petite porte du potager par où, tout à l'heure, je l'avais vue sortir. Elle se retourna vers moi :

— Adieu ! fit-elle. Non, ne viens pas plus loin. Adieu, mon ami bien-aimé. C'est maintenant que va commencer... le meilleur.

Un instant elle me regarda, tout à la fois me retenant et m'écartant d'elle, les bras tendus et les mains sur mes épaules, les yeux emplis d'un indicible amour...

Dès que la porte fut refermée, dès que je l'eus entendue tirer le verrou derrière elle, je tombai contre cette porte, en proie au plus excessif désespoir et restai longtemps pleurant et sanglotant dans la nuit.

Mais la retenir, mais forcer la porte, mais pénétrer n'importe comment dans la maison, qui pourtant ne m'eût pas été fermée, non, cela ne m'était pas possible, et ne m'a point compris jusqu'alors celui qui ne me comprend pas à présent.

Une intolérable inquiétude me fit écrire à Juliette quelques jours plus tard. Je lui parlai de ma visite à Fongueusemare et lui dis combien m'alarmait la pâleur et la maigreur d'Alissa ; je la suppliais d'y prendre garde et de me donner les nouvelles que je ne pouvais plus attendre d'Alissa elle-même.

Moins de deux mois après, je reçus la lettre que voici :

" Mon cher Jérôme,

Je viens t'annoncer une bien triste nouvelle : notre pauvre Alissa n'est plus... Hélas ! les craintes qu'exprimait ta lettre n'étaient que trop fondées. Depuis quelques mois, sans être précisément malade, elle dépérissait ; pourtant, cédant à mes supplications, elle avait consenti à voir le Dr A. du Hâvre qui m'avait écrit qu'elle n'avait rien de grave. Mais trois jours après la visite que tu lui as faite, elle a brusquement quitté Fongueusemare. C'est par une lettre de Robert que j'ai appris son départ ; elle m'écrit si rarement que, sans lui, j'aurais tout ignoré de sa fuite, car je ne me serais pas vite alarmée de son silence. J'ai fait de vifs reproches à Robert de l'avoir ainsi laissée partir, de ne pas l'avoir accompagnée à Paris. Croirais-tu que depuis ce moment nous sommes restés dans l'ignorance de son adresse. Tu juges de mon angoisse ; impossible de la voir, impossible même de lui écrire. Robert a bien été à Paris quelques jours plus tard, mais n'a rien pu découvrir. Il est si indolent que nous avons pu douter de son zèle. Il fallait aviser la police ; nous ne pouvions rester dans cette cruelle incertitude. Edouard est parti, a si bien fait qu'enfin il a découvert la petite maison de santé où Allisa s'était, réfugiée. Hélas ! trop tard. Je recevais en même temps une lettre du directeur de la maison, m'annonçant sa mort, et une dépêche d'Edouard qui n'a même pas pu la revoir. Le dernier jour, elle avait écrit notre adresse sur une enveloppe afin que nous fussions prévenus et, dans une autre enveloppe, mis le double d'une lettre qu'elle avait envoyée à notre

notaire du Hâvre, et qui contenait ses dernières volontés. Je crois qu'un passage de cette lettre te concerne ; je te le ferai connaître prochainement. Edouard et Robert ont pu assister à l'inhumation qui a eu lieu avant-hier. Ils n'étaient pas seuls à suivre la bière. Quelques malades de la maison de santé avaient tenu à assister à la cérémonie et à accompagner le corps au cimetière. Pour moi, qui attends mon cinquième enfant d'un jour à l'autre, je n'ai malheureusement pas pu me déplacer.

Mon cher Jérôme, je sais le profond chagrin que te causera ce deuil, et je t'écris le cœur navré. J'ai dû m'aliter depuis deux jours ; j'écris difficilement, mais ne voulais laisser personne d'autre, pas même Edouard ou Robert, te parler de celle que nous avons été sans doute tous deux seuls à connaître. Maintenant que me voici une presque vieille mère de famille et que beaucoup de larmes et de cendre ont recouvert le brûlant passé, je puis souhaiter te revoir. Si quelque jour tes occupations ou ton agrément t'appelaient vers Nîmes, viens jusqu'à Aigues-Vives. Edouard serait heureux de te connaître et tous deux nous pourrions parler d'Alissa. Adieu, mon cher Jérôme. Je t'embrasse bien tristement ".

Quelques jours après, j'appris qu'Alissa laissait Fongueusemare à son frère, mais demandait que tous les objets de sa chambre et quelques meubles qu'elle indiquait fussent envoyés à Juliette. Je devais recevoir prochainement des papiers qu'elle avait mis sous pli cacheté à mon nom. J'appris encore qu'elle avait demandé qu'on lui mît au cou la petite croix de saphirs que j'avais refusée à ma

dernière visite, et je sus par Edouard que cela avait été fait.

Le pli cacheté que le notaire me renvoya contenait le journal d'Alissa. J'en transcris ici nombre de pages. — Je les transcris sans commentaires. Vous imaginerez suffisamment les réflexions que je pus faire en les lisant et le bouleversement de mon cœur que je ne pourrais que trop imparfaitement indiquer.

JOURNAL D'ALISSA.

Aigues-Vives

Avant-hier, départ du Hâvre ; hier, arrivée à Nîmes ; mon premier voyage ! — N'ayant aucun souci du ménage ni de la cuisine, dans le léger désœuvrement qui s'ensuit, ce 23 mai 188..., jour anniversaire de mes 25 ans, je commence un journal — sans grand amusement, un peu pour me tenir compagnie ; car, pour la première fois de ma vie peut-être, je me sens seule — sur une terre différente, étrangère presque, et avec qui je n'ai pas encore lié connaissance. Ce qu'elle a à me dire est sans doute pareil à ce que me racontait la Normandie et que j'écoute infatigablement à Fongueusemare — car Dieu n'est différent de soi nulle part — mais elle parle, cette terre méridionale, une langue que je n'ai pas encore apprise et que j'écoute avec étonnement.

23 mai

Juliette sommeille sur une chaise-longue près de moi — dans la galerie ouverte qui fait le charme de cette maison

à l'italienne, de plain-pied avec la cour sablée qui continue le jardin... Juliette, sans quitter sa chaise-longue, peut voir la pelouse se vallonner jusqu'à la pièce d'eau où s'ébat un peuple de canards bariolés et où naviguent deux cygnes. Un ruisseau que ne tarit, dit-on, aucun été, l'alimente, puis fuit à travers le jardin qui devient bosquet toujours plus sauvage, resserré de plus en plus entre la garrigue sèche et des vignobles, et bientôt complètement étranglé.

... Edouard Teissière a fait visiter hier à mon père, le jardin, la ferme, les celliers, les vignobles, pendant que je restais auprès de Juliette, — de sorte que ce matin, de très bonne heure, j'ai pu faire, seule, une première promenade de découverte dans le parc. Beaucoup de plantes et d'arbres inconnus, dont pourtant j'aurais voulu connaître le nom. De chacun d'eux je cueille une ramille pour me les faire nommer, au déjeuner. Je reconnais en ceux-ci les chênes-verts qu'admirait Jérôme à la villa Borghèse ou Doria Pamphili... si lointains parents de nos arbres du nord — d'expression si différente ; ils abritent, à l'extrémité du parc, une clairière étroite, mystérieuse, et se penchent au-dessus d'un gazon doux aux pieds invitant le chœur des bacchantes. Je m'étonne, m'effarouche presque de ce qu'ici mon sentiment de la nature, si profondément chrétien à Fongueusemare, malgré moi devienne un peu mythologique. Pourtant elle était encore religieuse, la sorte de crainte qui de plus en plus m'oppressait. Je murmurais ces mots : "hic nemus". *L'air était cristallin ; il faisait un silence étrange. Je songeais à Orphée, à Armide, lorsque tout à coup un chant d'oiseau, unique, s'est élevé, si près de moi, si pathétique, si pur qu'il me sembla soudain que toute la nature l'attendait. Mon cœur battait très fort ; je*

suis restée un instant appuyée contre un arbre, puis suis rentrée avant que personne encore ne fût levé.

26 mai

Toujours sans lettre de Jérôme. Quand il m'aurait écrit au Hâvre, sa lettre m'aurait été renvoyée... Je ne puis confier qu'à ce cahier mon inquiétude ; ni la course d'hier aux Baux, ni la lecture, ni la prière, depuis trois jours n'ont pu m'en distraire un instant. Aujourd'hui je ne peux écrire ici rien d'autre : l'étrange mélancolie dont je souffre depuis mon arrivée à Aigues-Vives n'a peut-être pas d'autre cause;— pourtant je la sens à une telle profondeur en moi-même qu'il me semble maintenant qu'elle était là depuis longtemps et que la joie dont je me faisais fière ne faisait que la recouvrir.

27 mai

Pourquoi me mentirais-je à moi-même ? C'est par un raisonnement que je me réjouis du bonheur de Juliette. Ce bonheur que j'ai tant souhaité, jusqu'à offrir de lui sacrifier mon bonheur, je souffre de le voir obtenu sans peine, et différent de ce qu'elle et moi, nous imaginions qu'il dût être. Que cela est compliqué ! Si... je discerne bien qu'un affreux retour d'égoïsme s'offense de ce qu'elle ait trouvé son bonheur ailleurs que dans mon sacrifice — qu'elle n'ait pas eu besoin de mon sacrifice pour être heureuse.

Et je me demande à présent, à sentir quelle inquiétude me cause le silence de Jérôme : ce sacrifice était-il réellement consommé dans mon cœur ? — Je suis comme humiliée que Dieu ne l'exige plus de moi. — N'en étais-je donc point capable ?

Combien cette analyse de ma tristesse est dangereuse ! Déjà je m'attache à ce cahier. La coquetterie, que je croyais vaincue, reprendrait-elle ici ses droits ? — Non; que ce journal ne soit pas le complaisant miroir devant lequel mon âme s'apprête ! Ce n'est pas par désœuvrement, comme je le croyais d'abord, que j'écris, mais par tristesse. La tristesse est un état de péché, *que je ne connaissais plus, que je hais, dont je veux* décompliquer *mon âme. Ce cahier doit m'aider à réobtenir en moi le bonheur.*

La tristesse est une complication. Jamais je ne cherchais à analyser mon bonheur...

A Fongueusemare, j'étais bien seule aussi, plus seule encore... pourquoi donc ne le sentais-je pas ? Et quand Jérôme m'écrivait d'Italie, j'acceptais qu'il vît sans moi, qu'il vécût sans moi; je le suivais par la pensée et faisais de sa joie la mienne. Je l'appelle à présent malgré moi ; sans lui tout ce que je vois de neuf m'importune...

10 Juin

Longue interruption de ce journal à peine commencé ; naissance de la petite Lise ; longues veillées auprès de Juliette ; tout ce que je peux écrire à Jérôme, je n'ai nul plaisir à l'écrire ici. Je voudrais me garder de cet insupportable défaut commun à tant de femmes : le trop écrire. — Considérer ce cahier comme un instrument de perfectionnement.

Suivaient plusieurs pages de notes prises au cours de lectures, passages copiés, etc... Puis datées de Fongueusemare de nouveau :

16 Juillet

Juliette est heureuse ; elle le dit, le paraît ; je n'ai pas le droit, pas de raison d'en douter... D'où me vient à présent, auprès d'elle, ce sentiment d'insatisfaction, de malaise ? — Peut-être à sentir cette félicité si pratique, si facilement obtenue, si parfaitement " sur mesure ", qu'il semble qu'elle enserre l'âme et l'étouffe.

Et je me demande à présent si c'est bien le bonheur que je souhaite, ou plutôt l'acheminement vers le bonheur. O Seigneur ! Gardez-moi d'un bonheur que je pourrais trop vite atteindre ! Enseignez-moi à différer, à reculer jusqu'à Vous mon bonheur.

De nombreuses feuilles ensuite avaient été arrachées ; sans doute relataient-elles notre pénible revoir du Hâvre. Le journal ne reprenait que l'an suivant ; feuillets non datés, mais certainement écrits au moment de mon séjour à Fongueusemare.

Parfois en l'écoutant parler, je crois me regarder penser. Il m'explique et me découvre à moi-même. Existerais-je sans lui ? Je ne suis qu'avec lui...

Parfois j'hésite si ce que j'éprouve pour lui c'est bien ce que l'on appelle de l'amour : tant la peinture que d'ordinaire on fait de l'amour diffère de celle que je voudrais en faire. Je voudrais que rien n'en fût dit et l'aimer sans savoir que je l'aime. Surtout je voudrais l'aimer sans qu'il le sût.

De tout ce qu'il me faut vivre sans lui, rien ne m'est plus

d'aucune joie. Toute ma vertu n'est que pour lui plaire et pourtant, près de lui, je sens ma vertu défaillante.

J'aimais l'étude du piano parcequ'il me semblait que je pouvais y progresser un peu chaque jour. C'est peut-être aussi le secret du plaisir que je prends à lire un livre en langue étrangère ; non certes que je préfère quelque langue que ce soit à la nôtre, ou que ceux de nos écrivains que j'admire me paraissent le céder en rien aux étrangers, — mais la légère difficulté dans la poursuite du sens et de l'émotion, l'inconsciente fierté peut-être de la vaincre, de la vaincre toujours mieux, ajoute au plaisir de l'esprit je ne sais quel contentement de l'âme, dont il me semble que je ne puis me passer.

Si bienheureux qu'il soit, je ne puis souhaiter un état sans progrès. Je me figure la joie céleste non comme une confusion en Dieu, mais comme un rapprochement infini, continu... et si je ne craignais de jouer sur un mot, je dirais que je ferais fi d'une joie qui ne serait pas progressive.

Ce matin nous étions assis tous deux sur le banc de l'avenue ; nous ne disions rien et n'éprouvions le besoin de rien dire... Tout à coup il m'a demandé si je croyais à la vie future.

— Mais Jérôme, me suis-je écriée aussitôt, c'est mieux pour moi qu'une espérance : c'est une certitude...

Et brusquement il m'a semblé que toute ma foi s'était comme vidée dans ce cri.

— Je voudrais savoir, a-t-il ajouté — il s'est arrêté quelques instants, puis : Agirais-tu différemment, sans ta foi ?

— Comment puis-je le savoir, ai-je répondu ; et j'ajoutai : Mais toi-même, et malgré toi, mon ami, tu ne peux plus agir autrement que tu ne ferais, animé par la foi la plus vive. Et je ne t'aimerais pas, différent.

Non, Jérôme, non, ce n'est pas la récompense future vers quoi s'efforce notre vertu ; ce n'est pas la récompense que cherche notre amour. L'idée d'une rémunération de sa peine est blessante à l'âme bien née. La vertu n'est pas non plus pour elle une parure ; non, c'est la forme de sa beauté.

Papa va de nouveau moins bien ; rien de grave j'espère, mais il a dû se remettre au lait depuis trois jours.

Hier au soir, Jérôme venait de monter dans sa chambre ; Papa, qui prolongeait avec moi la veillée, m'a laissée seule quelques instants. J'étais assise sur le canapé, ou plutôt — ce qui ne m'arrive presque jamais — je m'étais étendue, je ne sais pourquoi. L'abat-jour abritait de la lumière mes yeux et le haut de mon corps ; je regardais machinalement la pointe de mes pieds qui dépassait un peu ma robe et qu'un reflet de la lampe accrochait. Quand Papa est rentré, il est resté quelques instants debout devant la porte à me regarder d'une manière étrange, à la fois souriante et triste. Vaguement confuse, je me suis levée ; alors il m'a fait signe :

— Viens t'asseoir près de moi, m'a-t-il dit ; et bien

qu'il fût déjà tard, il a commencé à me parler de ma mère, ce qu'il n'avait jamais fait depuis leur séparation. Il m'a raconté comment il l'avait épousée, combien il l'aimait et ce que d'abord elle avait été pour lui.

— Papa, lui ai-je dit enfin, je te supplie de me dire pourquoi tu me racontes cela ce soir — ce qui te fait me raconter cela précisément ce soir...

— Parce que, tout à l'heure, quand je suis rentré dans le salon, et que je t'ai vue, comme tu étais, étendue sur le canapé, un instant j'ai cru revoir ta mère.

Si j'insistais ainsi, c'est que ce même soir... Jérôme lisait par dessus mon épaule, debout, appuyé contre mon fauteuil, penché sur moi. Je ne pouvais le voir, mais sentais son haleine et comme la chaleur et le frémissement de son corps. Je feignais de continuer ma lecture, mais je ne comprenais plus ; je ne distinguais même plus les lignes ; un trouble si étrange s'était emparé de moi, que j'ai dû me lever de ma chaise, en hâte, tandis que je le pouvais encore. J'ai pu quitter quelques instants la pièce sans qu'heureusement il se soit rendu compte de rien... Mais quand, un peu plus tard, seule dans le salon, je m'étais étendue sur ce canapé où Papa trouvait que je ressemblais à ma mère, précisément alors c'est à elle que je pensais.

J'ai très mal dormi cette nuit, inquiète, oppressée, misérable, obsédée par le souvenir du passé qui remontait en moi comme un remords.

Seigneur, enseignez moi l'horreur de tout ce qui a quelque apparence de mal.

Pauvre Jérôme! Si pourtant il savait que parfois il n'aurait qu'un geste à faire, et que ce geste parfois je l'attends...

Lorsque j'étais enfant, c'est à cause de lui déjà que je souhaitais d'être belle. Il me semble à présent que je n'ai jamais tendu à la perfection *que pour lui. Et que cette perfection ne puisse être atteinte que sans lui, c'est, ô mon Dieu ! celui d'entre tous vos enseignements qui déconcerte le plus mon âme.*

Combien heureuse doit être l'âme pour qui vertu se confondrait avec amour ! Parfois je doute s'il est d'autre vertu que d'aimer, d'aimer le plus possible et toujours plus... Mais certains jours, hélas! la vertu ne m'apparaît plus que comme une résistance à l'amour. Eh quoi! oserais-je appeler vertu le plus naturel penchant de mon cœur ! O sophisme attrayant ! invitation spécieuse ! mirage malicieux du bonheur !

Je lis ce matin dans La Bruyère :

"Il y a quelquefois, dans le cours de la vie, de si chers plaisirs et de si tendres engagements que l'on nous défend, qu'il est naturel de désirer du moins qu'il fussent permis : de si grands charmes ne peuvent être surpassés que par celui de savoir y renoncer par vertu".

Pourquoi donc inventai-je ici la défense ? Serait-ce que m'attire en secret un charme plus puissant encore, plus suave que celui de l'amour ? Oh ! pouvoir entraîner à la fois nos deux âmes, à force d'amour, au delà de l'amour!...

Hélas ! Je ne le comprends que trop à présent: entre Dieu et lui, il n'est d'autre obstacle que moi-même. Si peut-être, comme il me le dit, son amour pour moi l'inclina vers Dieu

tout d'abord, à présent cet amour l'empêche ; il s'attarde à moi, me préfère, et je deviens l'idole qui le retient de s'avancer plus loin dans la vertu. Il faut que l'un de nous deux y parvienne ; et désespérant de surmonter dans mon lâche cœur mon amour, permettez moi, mon Dieu, accordez moi la force de lui apprendre à ne m'aimer plus ; de manière qu'au prix des miens, je vous apporte ses mérites infiniment préférables... et si mon âme aujourd'hui sanglote de le perdre, n'est-ce pas pour que plus tard, en Vous je le retrouve...

Dites, ô mon Dieu ! quelle âme vous mérita jamais davantage ? N'est-il pas né pour mieux que pour m'aimer ? Et l'aimerais-je autant s'il devait s'arrêter à moi-même ? — Combien se rétrécit dans le bonheur tout ce qui pourrait être héroïque !...

Dimanche

" Dieu les ayant gardés pour quelque chose de meilleur ".

Lundi 3 Mai

Que le bonheur soit là, tout près, qu'il se propose... n'avoir qu'à allonger la main pour s'en saisir...

Ce matin, causant avec lui, j'ai consommé le sacrifice.

Lundi soir.

Il part demain...

Cher Jérôme, je t'aime toujours de tendresse infinie ; mais jamais plus je ne pourrai te le dire. La contrainte que j'impose à mes yeux, à mes lèvres, à mon âme, est si dure, que te quitter m'est délivrance et amère satisfaction.

Je m'efforce d'agir avec raison, mais au moment de l'action, les raisons qui me faisaient agir m'échappent, ou me paraissent folles ; je n'y crois plus...

Les raisons qui me font le fuir ? Je n'y crois plus... Et je le fuis pourtant, avec tristesse, et sans comprendre pourquoi je le fuis.

Seigneur ! nous avancer vers Vous, Jérôme et moi, l'un avec l'autre, l'un par l'autre ; marcher tout le long de la vie comme deux pélerins dont l'un parfois dise à l'autre : "Appuie-toi sur moi, frère, si tu es las", et dont l'autre réponde : "Il me suffit de te sentir près de moi..." Mais non ! la route que Vous nous enseignez, Seigneur, est une route étroite — étroite à ne pouvoir passer deux de front.

4 Juillet.

Voilà plus de six semaines que je n'ai pas rouvert ce cahier. Le mois dernier, en en relisant quelques pages, j'y avais surpris un absurde, un coupable souci de bien écrire... que je lui *dois.*

Comme si, dans ce cahier que je n'ai commencé que pour m'aider à me passer de lui, *je continuais à* lui *écrire.*

J'ai déchiré toutes les pages qui m'ont paru bien écrites. *(Je sais ce que j'entends par là.) J'aurais dû déchirer toutes celles où il est question de* lui. *J'aurais dû tout déchirer... Je n'ai pas pu.*

Et déjà d'avoir arraché ces quelques pages, j'ai ressenti quelque orgueil... un orgueil dont je rirais, si mon cœur n'était si malade.

Vraiment il semblait que j'eusse là du mérite, et que ce que je supprimais fût grand chose !

6 Juillet.

J'ai dû bannir de ma bibliothèque—

De livre en livre je le fuis et le retrouve. Même la page que sans lui je découvre, j'entends sa voix encore me la lire. Je n'ai goût qu'à ce qui l'intéresse, et ma pensée a pris la forme de la sienne au point que je ne sais les distinguer, pas plus qu'au temps où je pouvais me plaire à les confondre.

Parfois je m'efforce d'écrire mal, pour échapper au rythme de ses phrases ; mais lutter contre lui, c'est encore m'occuper de lui. Je prends la résolution de ne plus lire pour un temps que la Bible (l'Imitation aussi, peut-être) et de ne plus écrire dans ce carnet que, chaque jour, le verset marquant de ma lecture.

— Suivait une sorte de " pain quotidien " où la date de chaque jour, à partir du sept juillet, était accompagnée d'un verset. Je ne transcris ici que ceux qu'accompagnait aussi quelque commentaire.

20 Juillet.

" Vends tout ce que tu as et le donne aux pauvres ".

Je comprends qu'il faudrait donner aux pauvres ce cœur dont je ne dispose que pour Jérôme. Et du même coup, n'est-ce pas lui enseigner à faire de même... Seigneur, donnez-moi ce courage.

24 Juillet.

J'ai cessé de lire l'Internelle Consolacion. Cette ancienne langue m'amusait fort, mais me distrayait et la joie quasi

païenne que j'y goûte n'a rien à faire avec l'édification que je me proposais d'y chercher.

Repris l'Imitation ; et non point même dans le texte latin que je suis trop vaine de comprendre. J'aime que ne soit pas même signée la traduction où je la lis — protestante il est vrai, mais appropriée à toutes les communions chrétiennes, *dit le titre.*

" Oh ! si tu savais quelle paix tu acquerrais, et quelle joie tu donnerais aux autres en t'avançant dans la vertu, je m'assure que tu y travaillerais avec plus de soin ".

10 Août.

Quand je crierais vers Vous, mon Dieu, avec l'élan de la foi d'un enfant et la voix surhumaine des anges...

Tout cela, je le sais, me vient non de Jérôme, mais de Vous.

Mais pourquoi, entre Vous et moi, posez-Vous partout son image ?

14 Août.

Plus que deux mois pour parachever cet ouvrage... O Seigneur, aidez-moi !

20 Août.

Je le sens bien, je le sens à ma tristesse, *que le sacrifice n'est pas consommé dans mon cœur. Mon Dieu, donnez-moi de ne devoir qu'à Vous cette joie que lui seul me faisait connaître.*

28 Août.

A quelle médiocre, triste vertu je parviens ! Exigé-je donc trop de moi ? — N'en plus souffrir...

Par quelle lâcheté toujours implorer de Dieu sa force ! A présent toute ma prière est plaintive.

29 Août.

" Regardez les lys des champs "...

Cette parole si simple m'a plongée ce matin dans une tristesse dont rien ne pouvait me distraire. Je suis sortie dans la campagne et ces mots que malgré moi je répétais sans cesse emplissaient de larmes mon cœur et mes yeux. Je contemplais la vaste plaine vide où le laboureur, penché sur la charrue, peinait... " Les lys des champs "... Mais Seigneur, où sont-ils ?...

16 Sept. 10 h. du soir.

Je l'ai revu. Il est là, sous ce toit. Je vois, sur le gazon, la clarté qu'y porte sa fenêtre. Pendant que j'écris ces lignes, il veille ; et peut-être qu'il pense à moi. Il n'a pas changé ; il le dit ; je le sens. Saurai-je me montrer à lui telle que j'ai résolu d'être, afin que son amour me désavoue...

24 Septembre.

Oh ! conversation atroce où j'ai su feindre l'indifférence, la froideur, lorsque mon cœur au dedans de moi se pâmait... Jusqu'à présent je m'étais contentée de le fuir. Ce matin j'ai pu croire que Dieu me donnerait la force de vaincre, et que me dérober sans cesse à la lutte n'allait pas sans

lâcheté. Ai-je triomphé? Jérôme m'aime-t-il un peu moins?.. Hélas! je l'espère à la fois et le crains... Je ne l'ai jamais plus aimé.

Et qu'importe, après tout, si je ne parviens pas à détacher de lui mon cœur! C'est le guérir, lui, le guérir de moi qui importe!

Et s'il vous faut, Seigneur, pour le sauver de moi, que je me perde, faites!...

" Entrez dans mon cœur et dans mon âme pour y porter mes souffrances et pour continuer d'endurer en moi ce qui vous reste à souffrir de votre Passion ".

Nous avons parlé de Pascal... Qu'ai-je pu lui dire? Quels honteux, absurdes propos! Si je souffrais en les disant déjà, ce soir je m'en repens comme d'un blasphème. J'ai repris le livre pesant des PENSÉES *— qui de lui-même s'est ouvert à ce passage des lettres à Mlle de Roannez :*

" On ne sent pas son lien quand on suit volontairement celui qui entraîne; mais quand on commence à résister et à marcher en s'éloignant, on souffre bien ".

Ces paroles me touchaient si directement que je n'ai pas eu la force de continuer ma lecture; mais rouvrant le livre à un autre endroit, ce fut pour trouver un passage admirable que je ne connaissais pas et que je viens de copier.

Ici s'achevait le premier cahier de ce journal. Sans doute un cahier suivant fut détruit; car dans les papiers laissés par Alissa, le journal ne reprenait que trois ans plus tard, à Fongueusemare encore, en septembre, c'est-à-dire peu de temps avant notre dernier revoir.

Les phrases qui suivent ouvrent ce dernier cahier.

17 Septembre.

Mon Dieu, Vous savez bien que j'ai besoin de lui pour Vous aimer...

20 Septembre.

Mon Dieu, donnez-le moi, afin que je vous donne mon cœur.

Mon Dieu, faites-le moi revoir seulement.

Mon Dieu, je m'engage à vous donner mon cœur ; accordez moi ce que mon amour vous demande. Je ne donnerai plus qu'à Vous ce qui me restera de vie...

Mon Dieu, pardonnez moi cette méprisable prière, mais je ne puis écarter son nom de mes lèvres, ni oublier la peine de mon cœur.

Mon Dieu, je crie à vous ; ne m'abandonnez pas dans ma détresse.

21 Septembre.

" Tout ce que vous demanderez à mon père en mon nom "...

Seigneur ! en votre nom je n'ose...

Mais si je ne formule plus ma prière, en connaîtrez-vous moins pour cela le délirant souhait de mon cœur ?

27 Septembre.

Depuis ce matin un grand calme. Passé presque toute la nuit en méditation, en prière. Soudain il m'a semblé que

m'entourait, que descendait en moi une sorte de paix lumineuse, pareille à l'imagination qu'enfant je me faisais du Saint-Esprit. Je me suis aussitôt couchée, craignant de ne devoir ma joie qu'à une exaltation nerveuse ; je me suis endormie assez vite, sans que cette félicité m'eût quittée. Elle est là ce matin tout entière. J'ai maintenant la certitude qu'il viendra.

30 *Septembre.*

Jérôme ! mon ami, toi que j'appelle encore : mon frère, mais que j'aime infiniment plus qu'un frère... Combien de fois ai-je crié ton nom dans la hêtraie !.. Sortant chaque soir, vers la tombée du jour par la petite porte du potager, je descends l'avenue déjà sombre... Tu me répondrais soudain, tu m'apparaîtrais, là, derrière le talus pierreux qu'avait hâte de contourner mon regard, ou bien je te verrais de loin, assis sur le banc, à m'attendre... Mon cœur n'aurait pas un sursaut... au contraire, je m'étonne de ne pas te voir.

1er *Octobre.*

Rien encore. Le soleil s'est couché dans un ciel incomparablement pur. J'attends. Je sais que bientôt, sur ce même banc, je serai assise avec lui... J'écoute déjà sa parole. J'aime tant à l'entendre prononcer mon nom... Il sera là ! Je mettrai ma main dans sa main. Je laisserai mon front s'appuyer contre son épaule. Je respirerai près de lui... Hier déjà j'avais emporté quelques unes de ses lettres pour les relire ; mais je ne les ai pas regardées, trop occupée par sa pensée. J'avais également pris sur moi la croix de saphirs

qu'il aimait et que je portais chaque soir, un des étés passés, aussi longtemps que je ne voulais pas qu'il partît.

Je voudrais lui remettre cette croix. Il y a longtemps dejà, je faisais ce rêve : lui marié ; moi, marraine de sa première fille, une petite Alissa, à qui je donnais ce bijou... Pourquoi n'ai-je jamais osé le lui dire ?

2 Octobre.

Mon âme est légère et joyeuse aujourd'hui, comme un oiseau qui aurait fait son nid dans le ciel. C'est aujourd'hui qu'il doit venir ; je le sens ; je le sais ; je voudrais le crier à tous ; j'ai besoin de l'écrire ici. Je ne peux plus cacher ma joie. Même Robert, si distrait d'ordinaire et si indifférent à moi l'a remarquée. Ses questions m'ont troublée et je n'ai su quoi lui répondre. — Comment vais-je attendre à ce soir...

Je ne sais quel transparent bandeau me présente partout agrandie son image et concentre tous les rayons de l'amour sur un seul point brûlant de mon cœur.

Oh ! que l'attente me fatigue !...

Seigneur ! entrouvrez un instant devant moi les larges vantaux du bonheur !

3 Octobre.

Tout s'est éteint. Hélas ! il s'est échappé d'entre mes bras comme une ombre. Il était là ! Il était là ! Je le sens encore. Je l'appelle. Mes mains, mes lèvres le cherchent en vain dans la nuit...

Je ne puis ni prier, ni dormir. Je suis ressortie dans le jardin sombre. Dans ma chambre, dans toute la maison, j'avais peur ; ma détresse m'a ramenée jusqu'à la porte derrière laquelle je l'avais laissé; j'ai rouvert cette porte avec une folle espérance : s'il était revenu ! J'ai appelé. J'ai tâtonné dans les ténèbres. Je suis rentrée pour lui écrire. Je ne peux accepter mon deuil.

Que s'est-il donc passé ? Que lui ai-je dit ? Qu'ai-je fait ? Quel besoin devant lui d'exagérer toujours ma vertu ? De quel prix peut être une vertu que mon cœur tout entier renie ? Je mentais en secret aux paroles que Dieu proposait à mes lèvres... De tout ce qui gonflait mon cœur, rien n'est sorti. Jérôme ! Jérôme ! mon ami douloureux près de qui mon cœur se déchire, et loin de qui je meurs — de tout ce que je te disais tantôt, n'écoute rien que ce qui te racontait mon amour.

Déchiré ma lettre ; puis récrit... Voici l'aube ; grise, mouillée de pleurs, aussi triste que ma pensée... J'entends les premiers bruits de la ferme et tout ce qui dormait reprend vie... " A présent levez-vous. Voici l'heure "...

Ma lettre ne partira pas.

5 Octobre.

Dieu jaloux, qui m'avez dépossédée, emparez-vous donc de mon cœur. Toute chaleur désormais l'abandonne et rien ne l'intéressera plus. Aidez-moi donc à triompher de ce triste restant de moi-même. Cette maison, ce jardin encou-

ragent intolérablement mon amour. Je veux fuir en un lieu où je ne verrai plus que Vous.

Vous m'aiderez à disposer pour vos pauvres de ce que je possédais de fortune ; laissez-moi disposer en faveur de Robert, de Fongueusemare que je ne puis vendre aisément. J'ai bien écrit un testament, mais j'ignore la plupart des formalités nécessaires, et hier je n'ai pu causer suffisamment avec le notaire, craignant qu'il ne soupçonnât la décision que j'ai prise et n'avertît Juliette ou Robert... Je compléterai cela à Paris.

10 *Octobre.*

Suis arrivée ici si fatiguée que j'ai dû rester couchée les deux premiers jours. Le médecin qu'on a fait venir contre mon gré parle d'une opération qu'il juge nécessaire. A quoi bon protester ? mais je lui ai fait aisément croire que cette opération m'effrayait et que je préférais attendre d'avoir " repris quelques forces."

J'ai pu cacher mon nom, mon adresse. J'ai déposé au bureau de la maison suffisamment d'argent pour qu'on ne fît point difficulté de me recevoir et de me garder autant de temps que Dieu va le juger encore nécessaire.

Cette chambre me plaît. La parfaite propreté suffit à l'ornement des murs. J'étais toute étonnée de me sentir presque joyeuse. C'est que je n'espère plus rien de la vie. C'est qu'il faut à présent que je me contente de Dieu, et que son amour n'est exquis que s'il occupe en nous toute la place...

Je n'ai pris avec moi d'autre livre que la Bible ; mais aujourd'hui, plus haut que les paroles que j'y lis, résonne en moi ce sanglot éperdu de Pascal :

" Tout ce qui n'est pas Dieu ne peut pas remplir mon attente ".

O trop humaine joie que mon cœur imprudent souhaitait... Est-ce pour obtenir ce cri, Seigneur ! que vous m'avez désespérée ?..

12 *Octobre.*

Que votre règne vienne ! Qu'il vienne en moi ; de sorte que Vous seul régniez sur moi ; et régniez sur moi tout entière. Je ne veux plus Vous marchander mon cœur.

Fatiguée comme si j'étais très vieille, mon âme garde une étrange puérilité. Je suis encore la petite fille que j'étais, qui ne pouvait pas s'endormir que tout ne fût en ordre dans sa chambre et bien pliés au chevet du lit les vêtements quittés...

C'est ainsi que je voudrais me préparer à mourir.

13 *Octobre.*

Relu mon journal avant de le détruire. " Il est indigne des grands cœurs de répandre le trouble qu'ils ressentent ". Elle est de Clotilde de Vaux, je crois, cette belle parole.

A l'instant de jeter au feu ce journal, une sorte d'avertissement m'a retenue ; il m'a paru qu'il ne m'appartenait déjà plus à moi-même ; qne je n'avais pas le droit de l'enlever à Jérôme ; que je ne l'avais jamais écrit que pour lui. Mes inquiétudes, mes doutes, me paraissent si dérisoires

aujourd'hui, que je ne puis plus y attacher d'importance, ni croire que Jérôme puisse en être troublé. Mon Dieu, laissez qu'il y surprenne parfois l'accent malhabile d'un cœur désireux jusqu'à la folie de le pousser jusqu'à ce sommet de vertu que je désespérai d'atteindre.

" Mon Dieu, conduisez-moi sur ce rocher que je ne puis atteindre."

15 *Octobre.*

" Joie, joie, joie, pleurs de joie "...

Au dessus de la joie humaine et par-delà toute douleur, oui, je pressens cette joie radieuse. Ce rocher où je ne puis atteindre, je sais bien qu'il a nom : bonheur... Je comprends que toute ma vie est vaine, sinon pour aboutir au bonheur... Ah ! pourtant Vous le promettiez, Seigneur, à l'âme renonçante et pure. " Heureux dès à présent, *disait Votre sainte parole — heureux dès à présent ceux qui meurent dans le Seigneur ". Dois-je attendre jusqu'à la mort ? C'est ici que ma foi chancelle. Seigneur ! Je crie à Vous de toutes mes forces. Je suis dans la nuit ; j'attends l'aube. Je crie à Vous jusqu'à mourir. Venez désaltérer mon cœur. De ce bonheur j'ai soif aussitôt... Ou dois-je me persuader de l'avoir ? Et comme l'impatient oiseau qui crie par devant l'aurore, appelant plus qu'annonçant le jour, dois-je n'attendre pas le pâlissement de la nuit pour chanter ? —*

16 *Octobre.*

Jérôme, je voudrais t'enseigner la joie parfaite.

Ce matin, une crise de vomissements m'a brisée. Je me suis sentie, sitôt après, si faible qu'un instant j'ai pu espérer de mourir. Mais non, il s'est d'abord fait dans tout mon être un grand calme ; puis une angoisse s'est emparée de moi, un frisson de la chair et de l'âme ; c'était comme l'éclaircissement *brusque et désenchanté de ma vie. Il me semblait que je voyais pour la première fois les murs atrocement nus de ma chambre. J'ai pris peur. A présent encore j'écris pour me rassurer, me calmer. O Seigneur ! puissé-je atteindre jusqu'au bout sans blasphème.*

J'ai pu me lever encore. Je me suis mise à genoux comme un enfant...

Je voudrais mourir à présent, vite, avant d'avoir compris de nouveau que je suis seule.

J'ai revu Juliette l'an passé. Plus de dix ans s'étaient écoulés depuis sa dernière lettre, celle qui m'annonçait la mort d'Alissa. Un voyage en Provence me fut une occasion de m'arrêter à Nîmes. Avenue de Feuchères, au centre bruyant de la ville, les Teissière habitent une maison d'assez belle apparence. Bien que j'eusse écrit pour annoncer ma venue, j'était passablement ému en franchissant le seuil.

Une bonne me fit monter dans le salon où, quelques instants après, Juliette vint me rejoindre. Je crus voir la tante Plantier ; même démarche, même carrure, même cordialité essoufflée. Elle me pressa tout aussitôt de questions dont elle n'attendait pas les réponses, sur ma carrière, mon installation à Paris, mes occupations, mes

relations ; qu'est-ce que je venais faire dans le Midi ? pourquoi n'irais-je pas jusqu'à Aigues-Vives où Edouard serait si heureux de me voir ?.. Puis elle me donnait des nouvelles de tous, parlait de son mari, de ses enfants, de son frère, de la dernière récolte, de la mévente... J'apprenais que Robert avait vendu Fongueusemare, pour venir habiter Aigues-Vives ; qu'il était maintenant l'associé d'Edouard, ce qui permettait à celui-ci de voyager et de s'occuper plus spécialement de la partie commerciale de l'affaire, tandis que Robert restait sur les terres, améliorant et étendant les plants.

Cependant je cherchais des yeux, inquiètement, ce qui pouvait rappeler le passé. Je reconnaissais, bien parmi le mobilier neuf du salon, quelques meubles de Fongueusemare ; mais ce passé qui frémissait en moi, il semblait que Juliette à présent l'ignorât ou prît à tâche de nous en distraire.

Deux garçons de douze et treize ans jouaient dans l'escalier ; elle les appela pour me les présenter. Lise, l'ainée de ses enfants, avait accompagné son père à Aigues-Vives. Un autre garçon de dix ans allait rentrer de promenade ; c'est celui dont Juliette m'avait annoncé la naissance prochaine en m'annonçant aussi notre deuil. Cette dernière grossesse ne s'était pas terminée sans peine ; Juliette en était restée longtemps éprouvée ; puis l'an passé, comme se ravisant, elle avait donné le jour à une petite fille qu'il semblait, à l'entendre parler, qu'elle préférât à ses autres enfants.

— Ma chambre, où elle dort, est à côté, dit-elle ; viens la voir. Et comme je la suivais : — Jérôme, je n'ai pas osé te l'écrire... consentirais-tu à être parrain de cette petite ?

— Mais j'accepte volontiers, si cela doit t'être agréable, dis-je, un peu surpris, en me penchant vers le berceau. Quel est le nom de ma filleule ?

— Alissa... répondit Juliette à voix basse. Elle lui ressemble un peu, ne trouves-tu pas ?

Je serrai la main de Juliette sans répondre. La petite Alissa, que sa mère soulevait, ouvrit les yeux ; je la pris dans mes bras.

— Quel bon père de famille tu ferais ! dit Juliette en essayant de rire. Qu'attends-tu pour te marier ?

— D'avoir oublié bien des choses ; — et je la regardai rougir.

— Que tu espères oublier bientôt ?

— Que je n'espère pas oublier jamais.

— Viens par ici, dit-elle brusquement, en me précédant dans une pièce plus petite et déjà sombre, dont une porte ouvrait sur sa chambre et l'autre sur le salon.— C'est là que je me réfugie quand j'ai un instant ; c'est la pièce la plus tranquille de la maison ; je m'y sens presque à l'abri de la vie.

La fenêtre de ce petit salon n'ouvrait pas, comme celles des autres pièces, sur les bruits de la ville, mais sur une sorte de préau planté d'arbres.

— Asseyons-nous, dit-elle en se laissant tomber dans un fauteuil. — Si je te comprends bien, c'est au souvenir d'Alissa que tu prétends rester fidèle ?

Je fus un instant sans répondre.

— Peut-être plutôt à l'idée qu'elle se faisait de moi... Non, ne m'en fais pas un mérite. Je crois que je ne puis faire autrement. Si j'épousais une autre femme, je ne pourrais faire que semblant de l'aimer.

— Ah ! fit-elle, comme indifférente, puis détournant de moi son visage qu'elle penchait à terre, comme pour chercher je ne sais quoi de tombé : — Alors tu crois qu'on peut garder si longtemps dans son cœur un amour sans espoir ?

— Oui, Juliette.

— Et que la vie peut souffler dessus chaque jour sans l'éteindre ?...

Le soir montait comme une marée grise, atteignant, noyant chaque objet qui dans cette ombre semblait revivre et raconter à mi-voix son passé. Je revoyais la chambre d'Alissa dont Juliette avait réuni là tous les meubles. A présent elle ramenait vers moi son visage dont je ne distinguais plus les traits, de sorte que je ne savais pas si ses yeux n'étaient pas fermés. Elle me paraissait très belle. Et tous deux nous restions à présent sans rien dire.

— Allons ! fit-elle enfin ; il faut se réveiller.

Je la vis se lever, faire un pas en avant, retomber comme sans force sur une chaise voisine ; elle passa ses mains sur son visage et il me parut qu'elle pleurait...

Une servante entra qui apportait la lampe.

André Gide.

TEXTES

Je déteste comme le péché toute besogne mal faite.

GOETHE

Tout dans un poème, comme dans un roman, dans un sonnet comme dans une nouvelle, doit concourir au dénoûment. Un bon auteur a déjà la dernière ligne en vue quand il écrit la première.

EDGAR ALLAN POE

.... l'Eloquence... dont la vertu gist aux motz propres, usitez et non aliénés du commun usage de parler.

JOACHIM DU BELLAY

NOTES

EXPOSITION CLÉMENT FALLER.

Il faut espérer que ce groupement de nombreuses œuvres de Clément Faller achèvera d'acquérir à ce précurseur une notoriété qui lui est encore marchandée. Le peintre alsacien mourut en 1901, mais s'il nous est contemporain, n'oublions pas que c'est par ses années d'extrême vieillesse. Il naquit en 1819, nous dit la préface qu'André Girodie écrivit pour ce catalogue. Élève de Delaroche, puis de Delacroix, il dut quitter la France à la suite de la révolution de 1848 et il alla s'établir aux Etats-Unis où il dirigea un atelier jusqu'en 1859. Après l'isolement de l'Amérique, c'est celui de l'Alsace qui dure quatre ans encore, de sorte que Faller a 45 ans lorsqu'enfin il peut venir se fixer dans les environs de Paris. A cet âge, d'autres n'eussent plus fait que recueillir les fruits d'une virtuosité acquise. Mais les tempéraments alsaciens ont des réserves profondes. L'éclosion en est lente et la maturité ne s'achève que chez le vieillard. De là un certain manque de spontanéité et de joie. — Faller resta un isolé. " Avant Monet et Pissaro, il prend contact avec Constable et Turner. Ses *Chaumières* précèdent les *Meules* et les *Cathédrales* de Monet. " Sa manière a une sorte de rudesse triste et une mélancolie tourmentée. On y sent un acharnement rêveur et morne ainsi qu'un sens très particulier de ce que peut avoir de fantastique la lutte sombre du vent, des arbres et des nuages. Beaucoup de ces toiles sont restées à l'état d'études, car cet esprit inquiet semble avoir été plus avide de chercher que de mettre en œuvre ses découvertes.

———

* * *

EXPOSITION PAUL-ALBERT LAURENS.

Jardins d'Armide, où les nymphes reposent au bord des eaux ; jardins du Sud, où s'ébattent, où se courtisent les personnages de la Comédie Italienne ; jardins de chez nous, où des jeunes femmes passent parmi les fleurs, où des enfants jouent au soleil ; jardins nocturnes en grisaille, où quelques amants furtifs glissent dans la pénombre lunaire ; bouquets de roses et bouquets d'anémones, — tous ces tableaux s'apparentent par une même joie prise à les peindre, par une poésie sans littérature, par une fraîcheur harmonieuse et nuancée, par un dessin d'une élégance réfléchie. Si, malgré cette réelle unité, quelque indécision, çà et là, se trahit encore, ce n'est pas conflit d'influences, mais complexité de dons et de goûts personnels, qui rend également difficile soit une fusion complète, soit un choix définitif. Mais ne faut-il pas plutôt souhaiter une distinction plus nette des diverses tendances, qui les fasse mieux valoir, séparément et chacune à son tour ? Ainsi ne risqueraient d'être sacrifiés ni ce *Gilles*, peint avec bravoure, en pleine pâte et en pleine lumière, ni ce *Défilé fantasque* où l'arabesque des figures suggère si bien le rythme de la danse, ni ce *Ruisseau dans la forêt*, qui n'attire pas le regard tout d'abord, mais l'enchante peu à peu d'une volupté discrète et profonde.

M. A.

*
* *

EXPOSITION VALTAT.

Nous avons eu le plaisir de revoir un ensemble de Valtat : paysages, natures mortes, portraits et grands panneaux décoratifs. Il semble que la manière rugueuse de ce peintre soit gênée par le cadre étroit des paysages. Ne pouvant s'étendre et refusant de se faire plus menue, elle ne paraît pas à l'échelle. Mais quel parfum dans ce bouquet d'anthémis qui s'apparente aux plus belles natures mortes de Cézanne ! Que les menaçantes hardiesses des paysages se font ici charmantes ! Mais charme et hardiesse ne se manifestent pleinement et

sans se limiter l'un l'autre que dans les compositions étendues, d'un caractère nettement décoratif, fouillis de feuillages et orgies de fleurs claires où, comme dans les anciennes tapisseries, quelque animal, chat ou couleuvre, vient ajouter une tache vivante. Et à considérer la réussite singulière de ces panneaux, on se demande si ce n'est pas en acceptant délibérement un rôle de décoration que la peinture de Valtat achèvera de révéler toute sa portée.

———

*
* *

LA VIE SECRÈTE, par *Edouard Estaunié.*

M. Estaunié, dont le patient effort fut longtemps méconnu, reconquiert enfin son succès d'autrefois avec le moins bon livre qu'il ait jamais produit. Le précédent valait mieux, qui peignait avec une amoureuse application l'image d'une vie vraiment secrète, courageuse et solitaire ; mais sans doute fallait-il, pour séduire le public et même la critique, une vérité plus superficielle, des personnages plus nombreux, des événements plus étranges... Je ne dis pas que le prix de la *Vie Heureuse* ait été mal placé ; dans un temps de réussites trop faciles, il sied que parfois on encourage le sérieux, la conscience, le souci de tenue et de composition. Tout de même, pour que ces vertus morales se tournent en qualités littéraires, il y faudrait joindre des dons plus éclatants, et peut-être un certain bonheur. Les traces mêmes du labeur rendent ici plus pénibles la pauvreté ou la gaucherie de l'expression, et la maigreur de la psychologie ; nous n'arrivons pas à prendre dans les dialogues, la platitude pour du naturel, ni, dans les descriptions, la sentimentalité pour de la poésie. Le soin des détails, la recherche des nuances et des complications n'empêchent pas que ce roman ne soit terne, sec, ingrat. Surtout il a le tort d'être ambitieux ; il insiste avec indiscrétion sur une *idée* philosophique, en elle-même assez banale, et qui ne suffit pas à relier des épisodes disparates ; il force nos réflexions et nous oblige à comprendre ce que seuls les faits et les caractères nous de-

vraient suggérer. Que tout être humain vive deux vies : l'une extérieure, figée en habitudes ; l'autre intense et toujours neuve, mais secrète, et qui n'affleure qu'en de rares instants — ce contraste peut être une source d'émotions, peut donner le ton fondamental d'un livre ou d'une suite de livres. Mais ce n'est pas un *sujet*, propre à faire vraiment l'unité d'un récit. Disons plus : une idée n'est jamais un sujet de roman ; et si le romancier s'inspire d'une idée, son premier devoir est de cacher son jeu...

M. A.

* * *

LES DOIGTS DE FÉE, par *Marcel Boulenger.*

Tous ceux qui ont aimé *Le Page* et *La Croix de Malte*, retrouveront dans *Les Doigts de Fée* les mêmes grâces de jeunesse, avec plus de vigueur nerveuse, une observation plus nourrie, mais aussi des partis pris plus apparents. M. Boulenger prend plaisir à son sujet, à ses personnages, à cette prose française qu'il chérit, qu'il flatte, qu'il maîtrise, en excellent écuyer, d'une main souple, sans effort. Son plaisir se communique au lecteur ; une si agréable aisance donne l'illusion du parfait naturel, tant qu'on n'ouvre pas à côté, comme je l'ai fait par hasard, un volume de Boylesve ; même après cela, du reste, je ne voudrais retrancher du livre qu'unc phrase mal venue et presque tous les passages qu'a cités M. Deschamps.

Par les partis pris de M. Boulenger, je n'entends pas désigner des doctrines ou des thèses; car s'il en a qui lui tiennent à cœur, sûrement il a dû les réserver pour son autre livre : *Nos Elégances*. Mais dans la peinture même ou le récit, son attitude n'est point du tout une franche acceptation de la réalité. Partout il marque ses préférences, nous laisse voir ce qu'il est, ce qu'il voudrait paraître, comment il conçoit *la chasse au bonhenr*, quels êtres lui semblent embellir la vie, et quels autres la gâter. S'il n'avait horreur des femmes artistes, son héroïne aux doigts de fée pourrait savoir tenir la plume ou le pinceau, sans être pour cela moins encline aux caresses.

Il l'aime d'être ainsi caressante et câline ; mais comme il veut que nous l'aimions aussi, c'est pour nous, je crois qu'il l'a faite, de plus, tendre et même passionnée. Qu'elle s'enfuie avec une fortune et que son innocent larcin soit cause d'une aventure presque tragique, voilà ce qui ne s'ensuivrait pas de son caractère, s'il ne s'agissait de nous rappeler qu'une jolie personne (comme dit M. Vernon). à quelque crime qu'elle s'abaisse, ne saurait être coupable. Amusez-vous à feuilleter le livre, pour apprendre jusqu'à quel point, dans quelle mesure exacte, il sied de travailler ou d'être oisif, de porter un beau nom, de mépriser les foules, de soigner ou de négliger sa mise, de se taire ou de parler. C'est sous les espèces de la fiction, un bréviaire de l'élégance moderne, selon Marcel Boulenger.

Et certes, l'impartialité n'est pas un dogme artistique ; la tendance d'une œuvre en double l'intérêt, quand elle reste je ne dis pas inconsciente, mais spontanée : aimerions-nous autant les romans de Stendhal, s'il ne s'en dégageait tout un type de vie ? Seulement, cette sorte d'idéalisme ne doit pas être trop étroit. Si l'écrivain me suggère le rêve d'une société plus délicieuse que la nôtre, je veux que son rêve soit *complet en puissance*, que rien de nécessaire n'en soit exclu, que tout y retrouve sa place, suivant un nouvel ordre, dans des rapports nouveaux. Il me déçoit, s'il boude le réel, s'isole de l'inévitable, et s'en console en imaginant la maîtresse qu'il lui plairait d'étreindre, ou l'ami dont il voudrait serrer la main.

M. A.

*
* *

LE RESTE EST SILENCE, par *Edmond Jaloux.*

Il est assez piquant de constater que la réussite de ce roman semble faite de l'absence même des qualités dont nous pensions autrefois qu'elles devaient au contraire assurer en toutes choses l'originalité et le mérite d'Edmond Jaloux. On ne retrouvera pas ici ce lyrisme verbal qui dans *Le jeune homme au masque*, par exemple, entraîne le développement et parfois aussi le désorbite ; point de ces vives images que le conteur

se plaît à répandre sur ses phrases et dont le flot semble foisonner à mesure qu'il se prodigue ; aucun pittoresque enfin dans l'expression ou le décor, mais une action sobre, serrée, dégagée de tout fatras, ne vivant que de l'émotion à laquelle elle nous contraint et que pas un instant nous ne cessons de lui accorder. Est-ce à dire que M. Jaloux ait renoncé aux ressources de sa fastueuse rhétorique ? Point du tout ; si l'on veut y regarder de près, on remarquera que le fil d'or est désormais caché sous la trame ou, pour parler plus clairement, que les dons d'amplificateur et d'imagier de M. Jaloux demeurent tout entiers; mais flottants ailleurs, un peu gratuits et détachés du récit, ils n'apparaissent ici qu'en fonction du drame et strictement subordonnés à celui-ci. Le romancier simplement a su les mettre à leur place et faire *servir* ce qui dans tel autre de ses livres semblait exclusivement commander. Trop longtemps, la littérature a été le grand ennemi de M. Jaloux. En vain il s'efforçait de résister, sa sensibilité trop riche en souvenirs, trop complaisante pour tout ce qui l'exaltait, à son insu le trahissait. Voyez plutôt la nouvelle intitulée *le Roi Cophetua* qui suit *le Reste est Silence*. Pour n'y avoir pas su réaliser un juste équilibre entre l'auteur et son sujet, il épuise ce dernier avant d'avoir exprimé quoi que ce soit du premier : la forme empiète sur le fond et bientôt le déborde, et si tout de même M. Jaloux arrive à nous intéresser, c'est moins par la beauté de l'ouvrage que par la qualité des matériaux qu'il y gaspille. Rien n'est plus éloigné de l'humaine émotion du petit livre dont nous parlions tout à l'heure ; c'est toujours du Jaloux sans doute, ce n'est assurément pas celui qu'il se propose comme modèle à soi-même. Plus un écrivain a de tempérament, plus il lui faut à son abondance imposer de réserve, et d'économie. Voilà ce que par la juxtaposition de ses deux manières, M. Jaloux nous démontre éloquemment. C'est une leçon dont maints écrivains à l'heure actuelle pourraient faire leur profit et qu'il faut savoir gré à l'auteur des *Sangsues* d'avoir bien voulu leur donner.

A. R.

*
* *

M. BOYLESVE ET LE ROMAN D'AMOUR.

M. Boylesve en revient au roman d'amour. Il avait commencé par là. Mais quelle distance de *Sainte Marie des Fleurs*, du *Parfum des Iles Borromées*, à *Mon Amour* que nous apporta l'autre année, et au *Meilleur Ami* que nous apporte celle-ci. La délicatesse sentimentale d'autrefois a gardé son duvet intact. Mais c'est le duvet aujourd'hui d'un fruit mûr, bien ferme, d'une pulpe charnue à travers laquelle on sent le noyau central, dur et grave. C'est qu'au lieu de s'abandonner à une veine subjective qui eût été vite à la mode et fût devenue manière, M. Boylesve s'est efforcé entre temps à un art plus objectif, plus difficile, dont l'*Enfant à la Balustrade* réalisa naguère la sévère ambition. Maître de sa forme et j'entends par là autant de sa composition que de sa langue, il peut sortir de l'ombre de Balzac. Il ne risque plus rien à peindre le plus personnel et le plus secret de son âme comme s'il s'agissait d'un autre ; il n'en peindra plus que l'essentiel. Et c'est merveille d'analyser l'exquis dosage des éléments dans ces deux livres d'amour. Dans *Mon amour* surtout dont la forme même qui est celle d'un journal, se fût prêtée à tous les délayages romanesques, à toutes les digressions, M. Boylesve dit ce qu'il faut, sans sécheresse, puis ce qu'il faut ensuite, et passe encore. Et voici les êtres, leur atmosphère, leurs rapports et leur sentiments. *Le meilleur Ami* n'a pas moins de justesse et de charme. Que d'expérience derrière ces très simples mots ! Et comme il faut savoir gré au romancier de prendre l'amour par delà les sens et de relever les pauvres amants au rang de personnes humaines.

HENRI GHÉON.

***

M. GUY LAVAUD ET LA CONFIDENCE SENTIMENTALE.

On se demande si une confidence amoureuse peut se plier aux difficultés d'un travail prosodique sévère et si une émotion directe, dont le poète est encore affecté, a jamais trouvé son

expression dans une suite d'alexandrins. Peut-être serait-on embarrassé d'en trouver un seul exemple. Il semble que le travail exigé par la combinaison des syllabes suppose, non des sacrifices de pensée, mais une certaine liberté de choix, d'ordre, d'images. Un sentiment impérieux s'accorde mal de ces concessions, de ces transpositions. Il veut être exprimé tel quel, et nous en sommes si persuadés que quelques négligences de forme contribuent pour beaucoup à nous le faire tenir pour sincère.

Ainsi les vers de M. Guy Lavaud bénéficient de leur imperfection même et l'on se laisse aller à l'émotion de ces poèmes. *Du livre de la Mort* raconte avec simplicité l'agonie d'une jeune femme qui, pour avoir eu jadis des amours trop faciles, n'a trouvé que dans la maladie, le charme et l'affinement dont le poète s'est épris :

Combien qui burent le vin, jetèrent le sel,
Et pour un qui s'en fut n'ayant pris que le miel,
Combien de vagabonds tu vis qui s'enivrèrent
Et qui, morne et pillée, à la nuit te laissèrent ?..

Je ne veux pas savoir ! aujourd'hui que la Mort
En toi s'est installée et change le décor,
Aujourd'hui qu'elle prend tes roses profanées,
Qu'elle les jette dans le vent de l'autre année !
Cela te purifie et cela t'ennoblit
Qu'elle ait voulu ce soir ta chair faible pour lit....

Dans des pièces moins directes, le vers devient parfois plus ferme ; mais c'est à mesure que la fiction poétique l'emporte davantage. La confidence sentimentale dégrade l'alexandrin et l'on ne conçoit guère qu'elle puisse atteindre à plus de perfection que n'a su lui en donner Musset. Le Parnasse l'a bannie et il n'en pouvait effectivement pas tirer parti. Ce n'est que dans une forme poétique plus souple, plus docile à l'inspiration qu'elle peut reparaître sans constante inadaptation; car ce qu'elle peut donner de meilleur, c'est un cri, un mouvement emporté qu'un vers sans entrave peut seul accueillir.

J. S.

* * *

LETTRES DE JEUNESSE, d'*Eugène Fromentin.*

Ce sont les lettres d'un jeune homme sensible, moins sensuel que sentimental. Leur perte n'eût pas été irréparable. Sur la peinture, sur l'Afrique, sur Madeleine, *Les Maîtres d'autrefois,Le Sahara*, et *Le Sahel*, et *Dominique* nous en apprennent davantage. Mais la matière première est ici mêlée, impure, sans forme encore, c'est la formation de ces chefs-d'œuvre que l'on peut étudier ici. A trente ans, Fromentin les aura vécus. Il ne lui restera plus qu'à les écrire. Il devra mûrir pour cela. Mais les années n'y ajouteront rien — que l'art.

Grâce au discret commentaire biographique par lequel M. Pierre Blanchon comble les vides d'une correspondance intermittente, nous connaissons à peu près toute la jeunesse d'Eugène Fromentin. Et voici que s'éclaire le cas singulier de ce peintre-écrivain qui peignit plus qu'il n'écrivit et qui fut cependant plus écrivain que peintre. Ecrivain il naquit. A quinze ans il faisait des vers. Il en laissa plusieurs milliers — de déplorables, mais si profondément rêveurs d'intention.

" *C'était l'époque alors où les nuits sont plus douces.*
L'heure où le crépuscule a rafraîchi les mousses,
Où tout s'endort, et si, tardif a s'assoupir,
L'air à la tiède haleine exhalait un soupir,
Si les astres jetaient une clarté moins vive,
Nos cœurs croyaient entendre une autre voix plaintive
Qui s'unissait à nous et pleurait ses amours.
Oh ! vous disais-je alors, ami, rêvons toujours
Et je laissais ma tête aller sur votre épaule.

Certes il dessinait aussi, mais moins assidûment alors. Et il ne semble point que son émotion devant la nature fut expressément visuelle, émotion à la fois plus vague et plus abstraite où l'âme s'enivre par tous les sens, pour aussitôt analyser et spiritualiser son ivresse. On peut dire que Fromentin, s'il naquit écrivain, choisit d'être peintre et qu'il fallut des influences amicales pour l'aiguiller à vingt ans dans la voie d'un art parallèle qui n'était pas exactement la sienne.

Au fait, sans la savoureuse peinture de la collection Moreau

Nélaton qui nous montre les murs d'Alger, nous eût-il jamais touchés, Fromentin peintre ? Ses grandes " Orientales " glacées du musée du Louvre eurent de quoi nous déconcerter auprès de l'admirable *Dominique*. Les exceptions exquises fussent-elles en grand nombre dans ce que nous ignorons de son œuvre peint, il demeure que Fromentin fut avant tout un psychologue — un psychologue de soi-même, à la manière de Senancourt et de Benjamin Constant. " Chacun de nous écrit son ami Bataillard, avait alors le travers de se regarder vivre, penser, sentir, et c'est de cet examen quelquefois peu édifiant que se composait la plus grande partie de notre correspondance " Qui sait si ce n'est pas pour échapper à " ce don cruel d'assister à la vie comme à un spectacle donné par un autre " (*Dominique*) que Fromentin s'imposa un labeur manuel, objectif, qui le forçait à fixer au dehors sa pensée. — Qui sait aussi si la couleur qu'il pensait prodiguer sur ses toiles d'Afrique, n'a pas valu à *Dominique* cette sobriété de traits, cette décoloration admirable qui l'apparentent aux œuvres les plus dépouillées, les plus pures de Mme de La Fayette, de Racine, de La Rochefoucauld.

Et la correspondance ne nous eût-elle pas éclairci ce cas singulier de dédoublement artistique, qu'il faudrait cependant la lire pour admirer ce que peut être, chez un grand homme, une amitié. Je renvoie le lecteur aux lettres à Beltremieux et Bataillard. Elles sont très belles.

H. G.

* * *

PIERRE LOTI : LA MORT DE PHILAE.

L'inspiration de M. Pierre Loti n'est à l'aise que loin de la vie quotidienne et de tout ce qui ressort à notre observation et à notre critique. Il faut beaucoup rabattre des qualités descriptives qu'on a cru découvrir dans les livres de ce rêveur. Comme à l'aide de quelques mots précis et de couleur judicieuse, M. Chevrillon a mieux su nous faire " voir " les paysages et les monuments d'Egypte ! C'est que le style de M. Loti

est d'une singulière pauvreté d'angles et d'arêtes. Jamais une phrase qui contraigne rigoureusement l'imagination du lecteur, comme une eau docile qn'on chasse et fait monter par d'étroits conduits, pour ne la lâcher à elle-même que lancée et jaillissante. Nulle violence chez l'auteur de *Pêcheurs d'Islande* ; il n'attaque pas de front, mais, par de progressifs envoûtements, par la répétition monotone des mêmes mots, il fascine et enchante peu à peu le lecteur. Son style agit à la façon de ces mélopées orientales dont il a su rendre si bien la somnolente magie ; et comme elles, il procède par stupéfaction plus que par stimulation.

L'image, chez M. Loti, est rarement curieuse et neuve ; par contre l'émotion l'est parfois, mais une émotion vague, balbutiante, qui ne se dégage qu'au bout d'un chapitre et souvent d'un livre entier. Aussi ne faut-il pas que la progression du récit ou un semblant d'intrigue viennent troubler ces incantations, et le meilleur livre de M. Loti, c'est ce *Désert* où rien n'entravait sa méditation ni ne permettait au lecteur d'en fuir l'obsession.

Mais il n'en va pas de même pour l'Egypte où l'isolement est difficile. L'Europe ne s'y laisse pas oublier, et quelle Europe ! Il faut que M. Loti se réfugie dans le tombeau des Apis pour pouvoir en faire abstraction et nous communiquer ce vertige du temps, dont mieux qu'un autre il pouvait évoquer l'émotion. Partout ailleurs il est gêné, n'ayant ni l'érudition ou l'amour des œuvres d'art qui lui feraient prendre en patience le voisinage des touristes Cook, ni la bonne humeur qu'il faudrait pour tirer de cette promiscuité même une matière littéraire. Rien de navrant comme l'humour de M. Loti : au pied du Sphinx " les automobiles de bonne marque viennent pousser leurs gracieux cris de canard " et dans les rues du Caire " de vieilles anglaises un peu gâteuses " et " des filles levantines qui ont par erreur fait leurs commandes chez quelque habilleuse pour chiens savants, "...

Vraiment, n'y a-t-il rien de plus émouvant à découvrir dans le contact de deux civilisations et faut-il se lamenter du même

ton sur les machines à vapeur qui arrosent les nouvelles cultures, et sur la disparition de la merveille que fut l'île de Philae ? " Pauvre, pauvre Nil " gémit continûment M. Loti.

J. S.

* * *

L'HOMME DIVIN OU LA NOUVELLE RELIGION, par *Eugène Vernon.*

" Ce livre a la prétention de substituer une nouvelle religion aux religions existantes..." Voilà bien, pensai-je en lisant ces premières lignes, le ton d'un illuminé. Mais il ne me fallut pas pousser bien loin pour retrouver l'auteur de *Gisèle Chevreuse* : dans sa Bible d'aujourd'hui comme dans son roman d'autrefois, c'est bien la même prose nette et vaporeuse, fluide et précise pourtant, un courant égal et berceur, mais où passe par intervalles le frisson d'un émoi passionné. En homme pour qui le pathétique est l'étoffe même de la vie, et non la parure des jours les plus rares, Eugène Vernon enveloppe dans un discours continu les aphorismes que d'autres prendraient soin de détacher. Par exemple : " La femme n'est jamais belle par l'amour qu'elle inspire, mais par l'amour qu'elle ressent. " — Et chaque page a de telles surprises ; on es voudrait toutes citer.

Voici quelques enseignements de la Religion Nouvelle :

" *Ce qui est ne peut pas nous plaire !*
Ce qui est ne doit pas nous plaire !
Rien de ce que nous pouvons par nous-mêmes ne peut nous satisfaire !
La vie sans imprévu ne peut être divine.
Le divin est supérieur à la vie !
La passion est supérieure à la vie ! "

M. Vernon propose à l'homme le salut par la passion, mais par la passion toute pure, libérée des sens comme du cerveau, — le salut par *la divine inconscience du cœur.* Quoi qu'on puisse penser du but, il nous y mène par un chemin bien

séduisant. Sur l'art antique et sur le christianisme, sur Vinci, sur Michel-Ange et sur les jardins de Versailles, il émet des jugements d'une nouveauté délicate, les uns très justes, d'autres plausibles, d'autres tout à fait arbitraires. " Trianon est la chapelle du mérite personnel" ; — moi, je veux bien, mais n'en suis pas très sûr. " Versailles nous a enseigné que la passion dans le christianisme aboutissait à un ordre plus régulier que celui de la raison"; je ne savais pas, en vérité, que Versailles fût si chrétien. " *Rien de plus ordonné que la passion !*" Pourquoi pas : " Rien de plus passionné que l'ordre ?" Quand la mystique se mue en dialectique, quand le cœur emprunte des concepts engendrés par le cerveau, il les subtilise si bien, il en modifie le sens de façon si imprévue que souvent, pour soutenir une thèse contraire — ou bien encore la même thèse, — on pourrait, conservant la structure des phrases, faire permuter tous les mots.

Eugène Vernon me paraît être de la lignée de Madame Guyon ; il nous propose un quiétisme de l'amour. Et lui même il peut s'y livrer sans risques, préservé de tous écarts par la vertu d'une culture exquise et par d'incessants " exercices spirituels." Mais s'il ébruite les mystères, s'il peine à prouver l'ineffable, c'est qu'il souhaite des disciples. Il les appelle, il les enseigne, il leur dit: " *La raison doit disparaître de l'humanité !*" ou bien encore : " Se refuser à être intelligent selon son cerveau, c'est immédiatement, sans instruction, sans éducation, connaître tout." — Je crains fort que les malheureux, à moins d'avoir la grâce infuse, ne sachent mal discerner la limite entre " l'inconscience de la moëlle épinière" et " l'inconscience du cœur !"

M. A.

* * *

LES REPRÉSENTATIONS DU SCHAUSPIELHAUS DE DUSSELDORF.

Il faudrait parler en détail de chacun des cinq spectacles que le Schauspielhaus de Dusseldorf est venu donner à Paris. Pour mêler parfois le médiocre à l'excellent et pour appliquer

sans un tact toujours suffisant certains principes dramatiques, cette compagnie ne nous en a pas moins fait connaître la mise en scène la plus neuve qu'il nous ait été donné de voir depuis longtemps.

C'était faire preuve d'audace que d'affronter le public français sur son propre terrain avec la *Medea* de Grillparzer. Bien qu'un certain romantisme en anime l'éloquence et y donne de la couleur au détail, cette pièce, par sa sobriété, se rapproche étroitement de notre théâtre classique. Même ainsi détachée des deux drames qui la précèdent dans la trilogie de la *Toison d'Or*, elle reste psychologiquement intéressante et, par endroits, d'un fort beau pathétique.

L'interprétation devait avant tout ne pas manquer de tenue et l'on peut dire qu'elle a renchéri sur ce qu'on lui demandait. Suppression de tout accessoire et simplification du décor furent poussées jusqu'à leur extrême limite; et si notre plaisir fut grand à voir réaliser une conception scénique qui nous est chère, nous n'avons pu nous défendre d'une certaine humeur devant une logique aussi implacable.

A chaque acte, le déplacement de l'action n'était indiqué que par le changement de la toile de fond, celle-ci venant s'encadrer entre de grands montants rectilignes qui figuraient aussi bien une sorte de portique ouvert sur la mer ou sur l'agora, que l'architecture intérieure d'un palais. Le sol même de la scène était en partie exhaussé, formant un hémicycle, ou plutôt un demi-octogone (pas de lignes courbes !) où les acteurs pouvaient s'asseoir, s'étendre, trouver prétexte à attitudes, sans qu'il fût besoin de meubler la scène, fût-ce d'un siège. Et dans toute cette rigide architecture, pas un chapiteau, pas même une moulure où l'œil pût s'arrêter ; rien que des masses carrées selon les dures théories des Werkstaette de Vienne.

Le jeu s'efforça de répondre à cette sévère idéalisation : extrême sobriété de gestes, tendance à remplacer les effets de mimique par ceux d'attitude, constant souci du groupement symétrique des acteurs, de la mise en page, si l'on peut dire ; enfin remplacement de l'éclairage habituel par la lumière de

réflecteurs qui, plus brutale et plus papillotante, produit des exagérations plus picturales. La psychologie de la pièce était peut-être trop subtile pour se laisser ainsi résumer à grands traits. On sentait les acteurs hantés par le cothurne et par le masque : jeu tendancieux qui n'essaie pas de traduire les intentions de l'auteur, mais d'entraîner sa pièce le plus près possible de Sophocle, jeu théorique surtout dont on ne saurait trop louer l'austère ambition mais qui manque de vie secrète. Combien dans un fâcheux décor et récitant la plus plate adaptation d'*Oedipe* Mounet-Sully atteint à plus de tragique beauté ! Mais un tel rapprochement est de mauvaise foi : c'est sur l'ensemble de son jeu qu'il faut juger la troupe de Dusseldorf; or il présente une cohésion, une subordination parfaites.

A force d'intelligence et de soin, l'interprétation a sauvé du ridicule l'énorme et frénétique pamphlet qu'est *La Vie de l'Homme* de Léonide Andréiew. Cette pièce offre uninquiétant symptôme du détraquement nerveux qui est, depuis trois ou quatre ans celui de la société russe. Outrance de la caricature, fausse profondeur, symbolisme puéril, emphase ; et en même temps, audace de terroristes qui croyant arrivé le " Grand Soir " esthétique, atteignent parfois à une sorte de grandeur et de nouveauté barbare. En vérité tout l'intérêt de la soirée venait de la mise en scène. Même simplification : le décor ne se compose que d'un rideau noir sur lequel, comme une figure à la craie, se détachent deux encadrements de fenêtre, tantôt blancs, tantôt roses, tantôt gris pour indiquer l'atmosphère joyeuse ou triste de l'acte. Cela va bien puisque l'on est en plein fantastique : nous voyons, au tableau de la naissance, des goules accroupies attendre avec des glapissements la mort de l'accouchée qui hurle dans la chambre voisine ; puis à l'acte de la richesse, c'est un bal de fantômes ennuyés, vrai cauchemar où tandis qu'un orchestre en sourdine répète insatiablement les deux mêmes mesures,une rangée d'invités rigides sifflent en chœur entre leurs dents : " que c'est beau !... que c'est brillant !... que c'est riche !... riche !... riche !..." Et la mort du Vieillard, dans un asile d'ivrognes et de fous, au milieu des goules revenues, atteint à une réelle

horreur. Mais la pièce n'en reste pas moins d'une déplorable qualité, si emphatiquement amère et d'une satire si lourde qu'elle conquiert l'émotion à peine quelques secondes.

Il est heureux que deux soirées consacrées à Ibsen nous aient permis de revoir la troupe du Schauspielhaus aborder des problèmes de théâtre d'un bien autre intérêt. Jamais, dans aucune représentation française, les *Revenants* n'ont paru aussi admirables.

J. S.

* * *

HENRI HERTZ : *Les Mécréants.*

Mystère civil en 4 actes.

Civil ? peut-être ; mais " mystère " sûrement.

Citons :

UN FRUTICULTEUR, *offrant des fruits.*

Ces poires duchesse
D'une marque illustre,
Que Votre Seigneurie me laisse
Les asseoir, dans la mousse, sous les lustres
Il salue jusqu'à terre.

UN MINOTIER, *offrant des pains de farine.*

Les farines royales sècheraient au soleil ;
Je vais les mener à l'office
Pour que les mitrons les délayent
Et que les pâtissiers pâtissent.
Il rit.

L'OFFICIER, *furieux.*

Vous trouvez cela drôle ?

LES COMMERÇANTS.

Nous rirons à tour de rôle.

L'OFFICIER.

Inutile : rompez.

— Voilà un officier qui parle d'or.

"LES AMIS DE LUCIEN JEAN"

Dans un sentiment de reconnaissance, de profonde amitié et de piété, nous avons formé le projet de réunir les pages qu'à laissées notre ami Lucien Jean que nous avons eu la douleur de perdre l'an dernier. Ces soins que nous voulons donner à la mémoire de notre ami ne sont pas seulement un devoir pour nous qui avons reçu de lui les marques de la plus sûre et de la plus constante amitié, c'est encore un hommage à l'une des plus belles intelligences que nous ayons connues.

L'œuvre de Lucien Jean contient un enseignement d'un grand prix, nous pouvons dire : un sens nouveau de la vie, qui ne doit pas être perdu. Nous voulons en réunir les éléments, épars dans des nouvelles, des notes et des essais. Lucien Jean a indiqué aux jeunes écrivains qui veulent exprimer l'âme de notre temps une voie que nous croyons être une des plus vraies. Il serait bon que ceux qui ne l'ont pas connu puissent retrouver sa trace, et c'est pourquoi nous venons vous prier de vous associer à nous, moralement et matériellement, afin que l'œuvre de Lucien Jean, réunie par nos soins, puisse être mise à son rang.

Veuillez agréer, Monsieur, l'assurance de nos sentiments les plus distingués.

EUGÈNE MONTFORT,
CHARLES-LOUIS PHILIPPE,
EDMOND PILON,
ANDRÉ RUYTERS, GEORGES VALOIS.

Nous comptons réunir une somme suffisante pour assurer la publication d'un volume de Reliquiæ.

Les souscriptions seront reçues au siège de la revue, 78, rue d'Assas.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION :

REVUES.

La Phalange — Le Beffroi — Akadémos — Les Bandeaux d'Or — Les Visages de la Vie — Le Divan — Hélios — Le feu — Poésie — La Revue des Temps présents — L'Occident — Juvenia — L'Art Moderne — La Coopération des idées — Pan — La vita littéraria — L'Art Décoratif — Le Voile de Pourpre — L'Hyppogriffe — L'âme Latine — Les Idées Modernes — Hyperion.

LIVRES.

Han Ryner : *Le Subjectivisme* (Gastein-Serge) — René Ghil : *De la Poésie Scientifique* (Gastein-Serge) — Henri Guilbeaux : *Berlin* (éd. de la Phalange) — Charles Géniaux : *Les forces de la vie* (A. Fayard) — Marcel Barrière : *Le Monde Noir* (Lemerre) — Marie-Anne Cochet : *Idéale Semence* (Gastein-Serge) — Timothéon : *Non Credo*, préface de Ernest Charles (Gastein-Serge) — Georges Batault : *Crépuscules d'Amoor* (éd. de l'Occident) Julien Ochsé : *Entre l'Heure et la Faux* (Sansot) — Léo Loups : *Les Lévriers* (éd. de la Phalange) — Georges Grappe : *Dans le jardin de Sainte-Beuve* (Stock) — Albert Erlande : *Le défaut de l'armure* (Sansot) — Ch. Demange : *Le livre de désir* (Mercure) — Wells : *Douze contes et un rève*, trad. Davray (Mercure) — Francis de Miomandre : *Le vent et la poussière* (Lévy) — Henri Massis : *La pensée de Maurice Barrès* (Mercure) — Verhaeren : *Les heures claires* (Mercure).

THE ST. CATHERINE PRESS LTD. (Ed. Verbeke & Co.), Bruges, Belgique.
Le Gérant : ANDRÉ RUYTERS.

SOMMAIRE du No 1.

SOMMAIRE du No 2.